

L'Autopsie des Vices



Sonia I O

L'Autopsie des Vices

Par Sonia L.O

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Sang sur le Marbre	4
Chapitre 2 : La Cage de Pierre	11
Chapitre 3 : L'Odeur de l'Éther	16
Chapitre 4 : Le Souffle de la Tramontane	23
Chapitre 5 : L'Anatomie de la Peur	29
Chapitre 6 : Le Secret des Morts	37
Chapitre 7 : Le Venin Infusé	44
Chapitre 8 : La Valse des Spectres	52
Chapitre 9 : Le Fer et le Marbre	58
Chapitre 10 : L'Architecte des Ruines	63

Chapitre 1

Le Sang sur le Marbre

La Tramontane ne soufflait pas, elle hurlait. Elle s'engouffrait sous les arches de pierre du Logis de la Mer, giflant les façades de la mairie de Perpignan avec une rage méthodique, presque personnelle. À l'intérieur, l'air était une masse solide, saturée d'une canicule qui refusait de mourir malgré l'heure tardive ; une moiteur poisseuse qui soudait la soie de ma robe à la cambrure de mon dos. Dans le couloir monumental menant au grand bureau d'apparat, le silence était plus oppressant que le vent. Il était épais, chargé de la poussière des siècles et de l'odeur de la cire froide. J'avancais, mes talons étouffés par le tapis rouge sang, le cœur battant une chamade irrégulière contre mes côtes. Marc m'attendait. Marc, l'homme dont le nom barrait les affiches électorales encore fraîches sur les murs de la ville, celui qui m'avait promis que nous étions invisibles, protégés par l'armure de son prestige.

L'illusion se brisa au moment précis où je poussai la lourde porte de chêne.

Le tableau était d'une symétrie effrayante. Marc était assis derrière son bureau de marbre veiné, la tête renversée, les yeux fixés sur les moulures baroques du plafond comme s'il y cherchait une issue de secours. Une ligne rouge, nette, presque chirurgicale, barrait sa gorge d'une oreille à l'autre. Le sang ne coulait plus avec la vigueur du vivant ; il s'était déjà étalé en une nappe sombre, huileuse, grignotant lentement la blancheur immaculée de la pierre noble. L'odeur me frappa de plein fouet : le fer, lourd, métallique, mêlé à la fragrance de son parfum coûteux et à une pointe d'ozone, comme après un orage qui n'aurait jamais éclaté.

Je ne criai pas. Ma voix était morte dans mes poumons, pétrifiée par une décharge d'adrénaline si violente que mes mains s'agitèrent d'un spasme autonome. Je restai là,

clouée au sol, observant le liquide écarlate qui commençait à goutter sur le parquet avec un bruit sourd, rythmique, synchronisé sur les pulsations de mes tempes. C'était une exécution. Pas un crime passionnel, pas une bavure. C'était le travail d'un artisan du silence.

C'est alors que je la vis.

Elle n'était pas cachée. Elle se tenait debout près de la fenêtre haute, là où les volets battaient sous les assauts des rafales, laissant filtrer des éclats de lune blafarde. Éléonore. La Veuve. Elle portait un tailleur noir d'une coupe irréprochable, une armure de tissu sombre qui semblait absorber la faible luminosité de la pièce. Elle ne bougeait pas, ses mains croisées devant elle avec une grâce aristocratique qui rendait la scène d'autant plus cauchemardesque. Elle n'avait pas une seule tache sur elle. Elle était l'ordre au milieu du chaos, la glace face au brasier de ma panique.

Son regard d'acier se posa sur moi. Ce n'était pas l'expression d'une femme trompée, ni celle d'une meurtrière égarée. C'était l'œil d'un prédateur observant une proie dont l'existence même était devenue une erreur de calcul. Ses yeux, d'un gris minéral, semblaient sonder chaque pore de ma peau, chaque vibration de ma terreur, me dépouillant de ma dignité avec une précision clinique. Sous ce regard, je me sentis soudainement nue, exposée, réduite à ce que j'avais toujours craint d'être : une scorie, une trace qu'il fallait effacer pour restaurer la pureté du nom des Valincourt.

— Approche, Anna, murmura-t-elle.

Sa voix était un frisson de velours noir. Le son semblait glisser sur les murs, porté par les sifflements de la Tramontane qui s'engouffrait par l'entrebâillement du vantail. Mes jambes obéirent malgré moi. C'était une pulsion de survie paradoxale, une attraction toxique vers le centre du danger. Chaque pas me rapprochait de la carcasse de Marc, de cet homme qui, quelques heures plus tôt, me pressait contre les draps de lin dans une étreinte que je croyais salvatrice. Maintenant, il n'était plus qu'un

obstacle physique entre elle et moi.

Je m'arrêtai à deux mètres du bureau. L'odeur ferreuse était devenue obsédante, un goût de cuivre qui envahissait ma bouche, me donnant envie de hurler et de disparaître simultanément. Mais le calme d'Éléonore m'imposait sa propre loi. Elle s'avança lentement, le froissement de sa soie étant le seul bruit capable de rivaliser avec le vent. Elle contourna le bureau, frôlant le bord du marbre où le sang commençait à coaguler. Elle ne regarda même pas l'homme qui avait partagé sa vie pendant vingt ans. Il avait été éliminé de l'équation.

— Tu sens ça ? demanda-t-elle en s'arrêtant à quelques centimètres de moi. C'est l'odeur de la fin d'un mensonge. Marc pensait que le pouvoir se partageait dans l'ombre. Il a oublié que l'ombre m'appartient.

Elle leva une main gantée de cuir fin et, avec une lenteur insoutenable, effleura ma joue. Le contact fut glacial. J'eus l'impression qu'une lame de rasoir parcourait mon épiderme, marquant son territoire. Sa proximité était étouffante ; elle dégageait une odeur d'éther et de gardénia, un mélange de stérilité médicale et de mort florale qui me fit vaciller. Je voyais les pores de sa peau parfaite, le réseau de ridules au coin de ses yeux qui ne trahissaient aucune émotion humaine, seulement une résolution absolue.

— Tu as été son petit plaisir, son insubordination domestique, continua-t-elle, sa voix se faisant plus basse, presque intime. Mais les plaisirs ont un coût, Anna. Et Marc vient de régler l'acompte.

Elle resserra légèrement sa prise sur ma mâchoire, m'obligeant à maintenir le contact visuel. Dans ses pupilles, je vis mon propre reflet, minuscule, tremblant, une silhouette insignifiante perdue dans l'immensité de sa froideur. C'était à cet instant précis que le compte à rebours commença. Ce n'était pas seulement Marc qu'elle exécutait ; c'était mon passé, ma sécurité, mon identité. Elle me marquait comme on

marque le bétail. Je sentis une larme brûlante couler le long de ma joue, mais elle l'essuya du pouce avec une douceur cruelle, un geste qui me fit frissonner de la tête aux pieds.

— Pourquoi ? réussis-je à articuler, ma voix n'étant plus qu'un croassement informe.

Un sourire imperceptible étira ses lèvres. Un sourire qui ne touchait pas ses yeux.

— Parce que tu es la seule preuve qu'il a été capable d'aimer quelque chose d'aussi fragile, d'aussi méprisable que toi. Et je ne supporte pas le désordre, Anna. Tu es une tache sur mon marbre. Et les taches, on les nettoie.

Elle me lâcha brusquement. Le manque de contact fut presque aussi brutal que l'agression. Je manquai de tomber, mes muscles refusant de me porter. Elle retourna vers la fenêtre, nous tournant le dos, nous ignorant désormais, Marc et moi, comme si nous étions déjà des objets inanimés. Dehors, la Tramontane redoubla de violence, une rafale plus puissante que les autres fit claquer les volets contre la pierre, un son sec comme un coup de feu.

— Pars, dit-elle sans se retourner. Les prochaines minutes décideront si tu es une proie qui court ou une proie qui attend. Mais sache une chose : où que tu ailles dans cette ville, le vent me rapportera ton odeur. Je te verrai flétrir. Je te verrai perdre chaque once de cette arrogance qui t'a fait croire que tu pouvais t'asseoir à ma table.

Je reculai d'un pas, puis deux. Mes yeux ne pouvaient se détacher de la silhouette de Marc, affaissée, dont le sang créait une mare qui semblait vouloir m'engloutir. La chaleur de la pièce était devenue insupportable, une chape de plomb qui m'écrasait les poumons. Je me retournai et courus. Je courus dans le couloir, mes talons martelant le sol comme des coups de marteau, dépassant les bustes de pierre des anciens maires qui semblaient tous me juger de leurs yeux vides.

Je franchis le seuil de la mairie et la Tramontane me percuta de plein fouet. Ce n'était pas une libération. C'était une gifle de réalité. L'air extérieur restait d'une lourdeur caniculaire, chargé d'une poussière ocre qui me piquait les yeux. Perpignan s'étendait devant moi, un labyrinthe de ruelles sombres et de pierres chauffées à blanc. Chaque ombre me paraissait maintenant habitée par la présence d'Éléonore. Chaque souffle de vent était son murmure à mon oreille.

Je m'arrêtai un instant, appuyée contre un mur de briques rouges, essayant de reprendre mon souffle. Ma robe était souillée, je le sentais. Une projection, une goutte de la vie de Marc, ou peut-être simplement la sueur de ma propre terreur. Je regardai mes mains ; elles étaient moites, agitées. Le souvenir de la peau d'Éléonore contre la mienne agissait comme un poison lent, une infection qui se propageait dans mes veines. Elle n'avait pas seulement tué son mari ; elle avait injecté l'idée de ma propre disparition dans mon esprit.

Le silence de la place déserte était ponctué par le claquement des enseignes métalliques et le bruissement des palmiers desséchés. Dans cette ville, Éléonore était la loi, elle était le sang, elle était la pierre. Je n'étais qu'une intruse, une anomalie qu'elle avait décidé de disséquer à vif.

Je commençai à marcher, de plus en plus vite, vers l'officine de la rue de l'Ange, le seul endroit où je pensais pouvoir me cacher, même si je savais que les parquets qui grincent ne feraient qu'annoncer mon bourreau. Chaque ruelle sombre me semblait être une extension du bureau de marbre. Le rouge était partout : dans les néons fatigués des bars fermés, dans les reflets des voitures, dans le ciel de fin de canicule qui refusait de devenir tout à fait noir.

Mon esprit dérivait, incapable de traiter la brutalité de la scène. Je revoyais Marc, son rire, sa certitude que nous étions les maîtres du monde parce qu'il possédait quelques immeubles et une voix au conseil municipal. Quelle blague. Face à la Veuve, il n'avait jamais été qu'un pion qu'on sacrifie pour clore une partie ennuyeuse. Et moi ? J'étais

le gain collatéral, le trophée qu'elle s'apprêtait à briser, non pas par jalousie, mais par pure hygiène sociale.

Une partie de moi, celle qui avait toujours cherché la reconnaissance dans le regard des puissants, était fascinée par la dévastation qu'Éléonore incarnait. Il y avait une beauté transcendante dans sa cruauté, une perfection dans son absence totale d'empathie. Elle était ce que je n'oserais jamais être : une architecte de la fin. Et en même temps, la terreur pure me poussait à bout de souffle.

Je n'avais plus rien. Mon appartement serait surveillé, mes comptes sans doute bloqués avant l'aube. Elle n'allait pas me tuer tout de suite. Elle allait me regarder m'effacer. Elle allait savourer chaque étape de ma déchéance, chaque instant où je réaliserais que personne ne viendrait à mon secours. L'effacement n'était pas une métaphore ; c'était un processus physique que je sentais déjà à l'œuvre.

La Tramontane hurla de plus belle, une rafale chargée de sable qui me força à fermer les yeux. Quand je les rouvris, la rue semblait plus étroite, les murs de pierre plus hauts, plus oppressants. J'étais dans le bocal de Perpignan, et la prédatrice venait de refermer le couvercle. Le sang sur le marbre n'était que le premier acte. Le véritable spectacle, celui de ma propre destruction, commençait à peine sous le ciel de fer de la Catalogne.

Je sentais encore le froid de son pouce sur ma joue. Une marque invisible, une cicatrice psychologique qui ne guérirait jamais. Le désir de survie se mêlait à une curiosité morbide, presque érotique dans sa violence : jusqu'où irait-elle pour me voir disparaître ? Et jusqu'où serais-je prête à aller pour ne pas être qu'une simple tache sur son marbre ?

Je m'enfonçai dans l'obscurité de la rue des Augustins, le cœur battant contre mes côtes comme un oiseau en cage, consciente que chaque ombre portait désormais le visage d'acier de la femme qui venait de m'offrir la mort en cadeau de rupture. La

canicule ne m'étouffait plus ; c'était l'idée de ce qui allait suivre qui me privait d'air. Le sang de Marc était encore chaud là-haut, et déjà, je savais que ma propre vie n'était plus qu'un sursis accordé par la main d'un monstre en tailleur de luxe.

Je n'étais plus Anna, la maîtresse du politicien. J'étais la proie marquée, et la ville entière n'était plus qu'un terrain de chasse dont les règles m'échappaient. La Tramontane, dans son sifflement strident, semblait désormais scander un seul mot, encore et encore, au rythme de mes pas désespérés : *Effacée. Effacée. Effacée.*

Chapitre 2

La Cage de Pierre

Mes talons martèlent le pavé de la rue de l'Anguille, un staccato de survie qui ricoche contre les façades borgnes. La ville semble compter les secondes qu'il me reste avant l'asphyxie. La Tramontane s'est levée avec une violence préméditée, une rafale furieuse qui s'engouffre dans les artères de Perpignan, charriant des relents de poussière brûlante et de sel lointain. Elle hurle, elle griffe, elle plaque mes cheveux contre mon visage poisseux de sueur et de larmes séchées. Chaque porte cochère, chaque volet clos devient une paupière baissée sur mon agonie. Les murs de cayrou, cette brique rouge qui me semblait autrefois chaleureuse, se transforment en parois d'un four crématoire à ciel ouvert. Je cherche une issue, une main tendue, mais la cité catalane est devenue un labyrinthe de pierre sourde. Le rideau de fer du bar de la place des Poilus est tiré, telle une mâchoire d'acier scellée pour l'éternité. La ville appartient à Éléonore. Elle est dans l'air que j'étouffe, dans le sifflement du vent, dans le silence anormal qui a englouti les terrasses. Elle est la Veuve, et je suis la mouche qui s'épuise à battre des ailes contre une vitre invisible.

Mes poumons brûlent, un feu blanc qui irradie depuis mes bronches jusqu'à ma gorge serrée. Je m'arrête, m'appuyant contre le fer forgé d'une ruelle dérobée. Le monde tangué. Je ne suis plus une femme de vingt-six ans qui tente de sauver sa peau ; je suis une anomalie dans un système parfaitement huilé, un grain de sable que l'on s'apprête à broyer avec une lenteur chirurgicale. Marc est mort. L'idée me traverse l'esprit, fulgurante et obscène. Avec lui s'est éteinte la seule protection dont je disposais, aussi illusoire fût-elle. Il n'était pas mon amant, il était mon bouclier de chair. Maintenant que la chair est froide, je suis nue devant la tempête. Je sens encore l'odeur de l'éther dans ma mémoire sensorielle, ce parfum de fin du monde qui imprégnait le bureau d'Éléonore : propre, clinique, définitif.

J'échoue devant la lourde porte en chêne d'une officine privée, non loin de la Loge de Mer. C'est ici qu'Éléonore gère l'ombre, loin de l'éclat des réceptions municipales. Je ne sais pas ce qui a guidé mes pas. Peut-être la fascination du condamné pour la guillotine, ou cette soif malade de voir, enfin, l'envers du décor. La porte n'est pas verrouillée. Elle gémit sur ses gonds, un cri de métal torturé qui déchire le hurlement du vent. À l'intérieur, l'air est plus dense, chargé de l'odeur des parquets cirés et de la vieille paperasse qui se décompose. Mes pas feutrés résonnent comme des coups de feu. Tout est propre, ordonné, d'une froideur qui me glace le sang. Je m'enfonce dans le couloir jusqu'à la pièce maîtresse : le bureau de la Veuve.

Sur le sous-main en cuir vert bouteille, un dossier unique m'attend. Sa couleur crème jure avec l'obscurité de la pièce. Mon nom est écrit sur la couverture d'une calligraphie parfaite, anguleuse, une écriture de femme qui ne tremble jamais. *Anna S.* Mes mains s'agitent en l'ouvrant. À l'intérieur, ce n'est pas une vie que je découvre, mais une dissection. Des photos prises à mon insu : à la terrasse d'un café, sortant de la douche par la fenêtre entrouverte, riant avec Marc dans le secret d'une alcôve. Des reçus, des relevés, des listes de mes amies d'enfance, de mes phobies, de mes habitudes alimentaires. Mon existence entière a été consignée, archivée, traitée comme une variable dans une équation de pouvoir. Je n'étais pas une personne pour Éléonore. J'étais un dossier "classé", un insecte observé avec la patience d'un entomologiste avant d'être épinglé sur le liège.

L'humiliation est un acide qui ronge mes entrailles. Ma soif de reconnaissance, ce besoin viscéral d'exister dans le regard des autres, a été mon plus grand piège. En cherchant la lumière des puissants, je n'ai fait qu'offrir mon cou à leur lame. Éléonore ne m'a pas seulement traquée ; elle m'a possédée bien avant que je ne connaisse son nom. Elle a construit ma vie comme un architecte conçoit une prison, brique par brique, secret après secret. Je referme le dossier. Le bruit sourd du papier contre le bois résonne comme la fermeture d'un cercueil. Je dois partir. Je dois retrouver mon sanctuaire, là où les murs me connaissent encore.

Je sors de l'officine en courant, ignorant la douleur qui me lance dans les chevilles. La Tramontane redouble de violence, projetant des tourbillons de feuilles mortes contre mes jambes. Je traverse la place de la République, déserte, fantomatique sous les éclairages jaunâtres. Mon appartement se trouve à quelques rues de là. Mon refuge, mes livres, mes parfums... Ma seule preuve que j'existe encore en dehors de ce dossier crème.

Devant l'immeuble, mes doigts tâtonnent nerveusement mes clés. La serrure tourne avec une facilité suspecte. Je pousse la porte, m'attendant à retrouver l'odeur rassurante de la bergamote et du bois de santal.

Le vide me percute.

Ce n'est pas un vide métaphorique, mais une absence physique, absolue, terrifiante. Mon appartement est nu. Les murs, autrefois couverts de cadres, ne sont plus que des surfaces blanches balafrees par les traces de clous arrachés. Le canapé en velours, la table basse où Marc posait son whisky, le tapis persan... tout s'est évaporé. Il ne reste rien. Pas une poussière, pas une miette de mon passage.

Mes pas résonnent avec une clarté insoutenable sur le parquet. Je me précipite vers la chambre. Le lit a disparu. Mon armoire est béante, telle une gueule ouverte sur le néant. Mes vêtements, mes chaussures, jusqu'à mes sous-vêtements ont été évacués. Dans la salle de bain, le miroir a été retiré. Je ne peux même plus voir mon propre visage.

Je m'effondre sur le carrelage froid, mes mains griffant le sol nu. Éléonore ne s'est pas contentée de me surveiller. Elle a entamé mon effacement. Elle a gommé mon existence matérielle, transformant mon foyer en une cellule stérile. Si je sortais dans la rue maintenant pour hurler mon nom, personne ne me reconnaîtrait. Je suis une ombre dans ma propre ville. L'effacement n'est pas une mort lente ; c'est une

dévoration instantanée.

Le froid du marbre remonte dans mes os, une sensation presque érotique dans sa cruauté, une morsure qui me rappelle que je suis encore en vie. Je repense à Éléonore, à son calme olympien. Une fascination sombre commence à germer dans les décombres de ma peur. Elle est l'architecte du chaos. Si elle a pu vider ce lieu en quelques heures, elle est la seule réalité qui vaille la peine d'être affrontée. Il n'y a nulle part où fuir quand on a été rayé des registres de l'univers.

Un bruit de pas. Dans le couloir. Lent. Délibéré. Le grincement du parquet est identique à celui de l'officine. Je me redresse, chaque fibre de mon corps tendue comme une corde d'arc. Ce n'est pas la police. Ce n'est pas un voisin. C'est elle. Ou l'une de ses ombres.

Le pouvoir change de main. En me dépouillant de tout, Éléonore m'a libérée. Je n'ai plus rien à perdre, plus rien à craindre à part l'oubli. Mon besoin animal de survie se condense en une pointe acérée, une lame de glace. Si elle veut faire de moi un fantôme, je serai celui qui hante ses nuits. La poignée de la porte tourne. Un clic métallique, sec, définitif. L'obscurité de l'appartement devient une présence physique qui m'enveloppe.

Je ne respire plus. Mon cœur s'est arrêté pour mieux écouter la fin du monde. Je me lève, mes membres engourdis retrouvant une vigueur née du désespoir pur. Je ne suis plus la proie. Je suis le vide que l'on a créé, et le vide a une faim insatiable. Une silhouette se dessine dans l'encadrement, découpée par la lumière du palier. Un homme en costume sombre. Un exécutant au regard vide. Il tient un sac plastique, probablement pour ramasser les derniers débris de ma vie.

Il entre, convaincu qu'il ne trouvera qu'un tombeau désert. Il ne me voit pas, tapie dans l'angle mort de la cuisine. Ma main se referme sur le seul objet oublié par les déménageurs : un lourd chandelier en bronze. Le métal est froid, rassurant.

L'homme avance. Je sors de l'ombre avec la fluidité d'un prédateur né de la poussière. Le premier coup l'atteint à la base du crâne. Un son sourd, écœurant, le bruit d'un fruit mûr que l'on écrase. Il s'effondre sans un cri. Je reste debout au-dessus de lui, le souffle court, le chandelier encore levé.

Mes mains ne tremblent plus.

Le premier acte d'Éléonore était mon effacement. Le mien sera ma réécriture. Je me penche sur lui. Je ne ressens aucune pitié, seulement une curiosité clinique. C'est donc cela, le pouvoir ? Disposer d'un corps comme on dispose d'un meuble ? Je fouille ses poches, m'emparant de son téléphone, de ses clés, de son portefeuille. Je redeviens quelqu'un à travers ses dépouilles.

La Tramontane hurle encore, mais le son me semble désormais amical. Je regarde la ville de Perpignan sous mes pieds, ce bocal de pierre dont je connais désormais chaque fissure. Éléonore croit m'avoir enfermée dans un linceul de silence, mais elle n'a fait qu'offrir les clés de sa destruction à un spectre. Je ne suis plus Anna, la victime invisible. Je suis l'architecte de la suite.

Je quitte l'appartement, laissant derrière moi le vide et la viande froide. La rue des Augustins m'attend, et ses ténèbres sont mes alliées. La traque a changé de sens. La Veuve a cru clore un dossier, elle vient d'ouvrir un abîme. Et dans cet abîme, je suis la seule à savoir nager.

Je m'enfonce dans la nuit catalane, le goût de fer dans la bouche, le cœur battant à un rythme nouveau, impitoyable. Le spectacle peut enfin commencer. Cette fois, c'est moi qui tiens la plume, trempée dans le sang encore chaud de ceux qui ont cru pouvoir me gommer. La ville n'appartient plus à la Veuve. Elle appartient à celle qui n'a plus de nom, mais qui possède toute la fureur du monde.

Chapitre 3

L'Odeur de l'Éther

L'air est un bloc d'ambre gris qui me comprime les poumons à chaque inspiration. Ici, dans les entrailles de l'officine, la canicule de Perpignan n'est plus qu'une rumeur étouffée par trois mètres de terre et de vieilles pierres catalanes. L'odeur est celle d'un tombeau transformé en laboratoire : un mélange écœurant de poussière millénaire, de lavande séchée et cette pointe acide d'éther qui semble suinter des murs. Mes doigts tremblent sur le registre. Le papier est jauni, cassant, comme une peau trop longtemps exposée au soleil, mais l'encre reste d'une précision chirurgicale.

C'est une écriture que je reconnais entre mille. Une calligraphie penchée, aristocratique, où chaque boucle dessine un nœud coulant. Éléonore.

Je parcours les colonnes avec une fascination morbide. C'est un inventaire de la destruction, un protocole de démantèlement neurologique. À la date du 14 mars, trois mois avant le drame, je trouve la première mention : *Solution de Bromure de potassium – dosage doublé – administration nocturne.* Puis, les entrées se font plus agressives. *Digitaline. Hydrate de chloral.* Elle ne se contentait pas de le soigner, elle sculptait sa folie. Elle injectait le chaos dans ses veines avec la régularité d'un métronome. Chaque crise de paranoïa qu'il avait subie, chaque moment où il avait cru perdre l'esprit devant moi, dans le secret de nos draps froissés, tout était consigné ici. Ce n'était pas un meurtre impulsif ; c'était une démolition contrôlée. Elle avait transformé l'homme que j'aimais en une bête traquée pour s'assurer qu'au moment de porter le coup final, personne ne s'étonnerait de sa chute.

La chaleur de la colère se mêle à la moiteur de ma peau. Mon estomac se noue, un spasme sec qui me rappelle ma faim de quarante-huit heures. Je suis entourée par les

spectres de sa manipulation. Les étagères croulent sous des flacons aux étiquettes effacées, des bocaux contenant des racines semblables à des doigts d'enfants, et ces registres... preuves de sa toute-puissance.

Soudain, le silence de l'officine est lacéré.

Un bruit sec, au-dessus de ma tête. Le parquet a gémi. Ce n'est pas le craquement habituel d'une vieille bâtisse travaillant sous la chaleur. C'est le poids d'une intention. Un pas délibéré, lent, mesuré.

Clac.

Le son se répercute dans la cage d'escalier dérobée. Mon cœur s'emballe, frappant contre mes côtes comme un oiseau de proie captif. L'instinct prend les commandes. Je referme le registre sans bruit, une prière muette sur les lèvres pour que le papier ne crisse pas, et je me glisse vers le fond de la pièce.

Il n'y a qu'une issue : un vieux casier métallique encastré dans une alcôve humide. Je m'y engouffre, mes membres se pliant avec une souplesse née de la terreur pure. L'espace est étroit, saturé d'une odeur de fer rouillé et de produits chimiques périmés. Je tire la porte vers moi. Le métal crie. Un gémissement infime qui, dans mes oreilles, résonne comme une détonation.

Je reste figée. Les fentes de ventilation découpent l'obscurité en fines lamelles de lumière grisâtre. Je vois l'escalier.

Les pas se rapprochent. Ils ne sont plus au-dessus. Ils sont dans les marches. Chaque impact du talon sur le bois est une sentence. Elle ne se presse pas. Pourquoi le ferait-elle ? Elle possède ce lieu. Elle possède cette ville. Elle possède l'air que je respire.

L'ombre apparaît d'abord. Longue, déformée par l'angle de la lampe qu'elle tient à la main. Puis, elle entre dans mon champ de vision fragmenté. Éléonore. Elle porte une robe de soie noire qui semble absorber le peu de clarté présente dans la cave. Elle ressemble à une tache d'encre sur un parchemin vierge. Son visage est une plaque de marbre, lisse, dépourvue de toute émotion humaine, à l'exception d'une satisfaction clinique.

Elle s'arrête au centre de la pièce. Sa respiration est calme, presque inexistante. Elle ne semble pas affectée par l'air vicié. Elle dépose la lampe sur la table où, il y a quelques secondes à peine, je consultais son œuvre.

Mes mains sont pressées contre mes cuisses, mes doigts s'enfoncent dans ma chair pour m'empêcher de trembler. La sueur coule dans mon cou, une trace glacée qui me fait horreur. Je sens mon propre parfum — un mélange de peur et de poussière — et je crains qu'elle ne le sente aussi. Elle a l'odorat d'une prédatrice.

Elle s'approche du bureau. Ses doigts longs, ornés de bagues en platine qui brillent froidement, effleurent la couverture du registre. Elle marque un arrêt. Mon sang se fige. A-t-elle senti la chaleur résiduelle de mes mains ? A-t-elle vu une empreinte dans la poussière ?

Elle incline la tête. C'est un mouvement d'oiseau, précis et inquiétant. Elle hume l'air. Je vois ses narines se pincer légèrement. Le monde s'arrête. La Tramontane, au-dehors, semble s'être tue pour mieux assister à l'exécution. Je ne suis plus une femme, je suis un volume de chair et de panique, caché dans une boîte de métal, attendant que le monstre lève le couvercle.

Elle se détourne du registre et commence à marcher vers le fond de la salle. Vers moi. Ses talons ponctuent le silence d'une cadence funèbre. Chaque pas réduit l'espace, chaque pas transforme l'oxygène restant en un gaz toxique. Elle s'arrête à moins d'un mètre.

Je vois le grain de son tissu à travers les fentes. Je vois l'éclat d'une boucle d'oreille. Elle est si proche que je pourrais compter les battements de son cœur, si elle en avait un. Mais il n'y a que le silence. Un silence qui pèse des tonnes.

— Je sais que la poussière a une mémoire, Anna, murmure-t-elle.

Sa voix est un rasoir enveloppé dans du velours. Elle n'est pas forte, mais elle sature l'espace, s'insinuant dans chaque recoin du casier. Je ferme les yeux, espérant que l'obscurité totale me protégera, comme si j'étais redevenue une enfant terrifiée par le monstre sous le lit.

— Tu cherches des réponses dans les restes d'un homme qui n'a jamais été à la hauteur de ses ambitions. C'est touchant. Pathétique, mais touchant.

Elle fait un pas de plus. Ses doigts effleurent la paroi métallique du casier. Le son du métal sous ses ongles est un grincement insupportable qui me parcourt l'échine comme une décharge électrique. Je retiens mon souffle jusqu'à ce que mes poumons brûlent, jusqu'à ce que des points noirs dansent devant mes yeux. Ma gorge me brûle d'une envie irrépressible de tousser. Je m'enfonce les ongles dans les paumes jusqu'au sang pour détourner l'attention de mon cerveau. La douleur est ma seule ancre.

— L'éther a cette propriété fascinante, continue-t-elle, d'effacer les frontières entre le rêve et la réalité. Il l'a appris à ses dépens. Tu penses être dans le réel, Anna ? Tu penses que ce casier est un rempart ?

Elle s'appuie contre la porte. Je sens la vibration de son poids à travers la tôle. Nous ne sommes séparées que par quelques millimètres d'acier. Je perçois son odeur : une tubéreuse agressive, un parfum de fleur qui se nourrit de décomposition. C'est l'odeur du pouvoir absolu, celui qui décide de qui vit et de qui devient une note de bas de page.

Mon cœur bat si fort qu'il me semble que le casier tout entier vibre à son rythme. Elle joue avec moi comme elle jouait avec les dosages de son mari. Elle augmente la tension, dose par dose, attendant que le système nerveux lâche.

Soudain, le vent redouble à l'extérieur. Un courant d'air siffle dans les conduits, faisant claquer une porte dans les étages supérieurs. Éléonore tourne la tête vers l'escalier. Sa silhouette s'écarte. Je vois son profil découpé par la lampe. Il y a une fissure, enfin. Une ride d'agacement sur son front de porcelaine. Quelque chose vient d'interrompre son plaisir.

Elle reste immobile un instant, statue noire au milieu du chaos chimique. Puis, sans un mot, elle ramasse sa lampe. La lumière s'éloigne, les ombres s'allongent et se tordent. Ses pas remontent les marches, plus rapides.

Le silence revient, mais il est chargé de sa menace. Son parfum stagne dans la pièce comme un gaz lourd.

Je reste dans le casier pendant ce qui me semble être des heures. Mes muscles sont tétanisés. Quand je me décide enfin à pousser la porte, le bruit du métal me fait sursauter violemment. Je m'écroule sur le sol humide, mes poumons aspirant l'air vicié comme s'il s'agissait du plus pur des nectars.

Je rampe vers le registre. Je ne peux pas partir sans lui. C'est mon arme. Mes mains sont couvertes d'une pellicule de crasse et de sang séché — j'ai effectivement entamé mes paumes. Je m'en fiche. La douleur est la preuve que je ne suis pas encore une idée qu'elle a décidé d'effacer.

Je saisis le livre, le glisse contre ma peau glacée. Le contact du papier rugueux m'apaise. C'est le cœur de son secret que je porte contre moi. Elle a cru me briser en me traquant ; elle n'a fait que me donner la matière première de ma vengeance.

Je me relève péniblement, les jambes flageolantes. Je regarde l'obscurité de l'escalier. Elle est là-haut. La hiérarchie vient de changer. Elle ne le sait pas encore, mais la proie a appris à lire le manuel du prédateur.

Je m'approche de la petite lucarne qui donne sur une ruelle sombre. L'air extérieur me semble salvateur. Je me hisse, ignorant la douleur dans mes épaules, et bascule dans la nuit de Perpignan. La Tramontane m'accueille avec une violence qui me fait presque rire. C'est le cri de la ville, un cri de folie qui me ressemble enfin.

Je marche dans les rues désertes, le registre pressé contre mon flanc. Chaque ruelle me semble être une extension de son officine. Elle possède peut-être les murs, elle possède peut-être le sang qui coule dans les veines des notables, mais elle ne possède plus ma peur. Ma peur s'est transformée en une chose plus froide, plus clinique. Une obsession.

Je m'arrête sous un réverbère dont la lumière vacille. J'ouvre le registre à la dernière page écrite. Une note griffonnée à la hâte, datée du jour de sa mort.

Échec de la résistance. Le sujet a cédé. Nettoyage en cours.

Le "sujet". C'était son mari. Pour elle, il n'était qu'une variable à éliminer une fois devenue obsolète. Je ferme les yeux et je vois ses yeux implorants alors qu'il s'effondrait. Il ne comprenait pas que la femme qui le tenait dans ses bras était celle qui avait versé le poison, goutte après goutte.

Et moi, j'étais là. La spectatrice inutile. L'amante aveugle.

Une haine pure me submerge. Ce n'est pas une émotion bouillonnante, c'est un froid polaire qui stabilise mon esprit. Je n'ai plus besoin de chaleur. Je vais devenir l'architecte de son effacement. Je vais utiliser ses propres méthodes pour démonter

son empire, pierre par pierre.

La Tramontane hurle, emportant l'odeur de l'éther. Je m'enfonce dans les quartiers plus sombres, là où elle ne peut pas me suivre sans salir ses robes de soie. Je disparaiss dans les interstices de la ville.

Le premier acte est terminé. Le rideau tombe sur Anna la victime. Quand il se relèvera, il n'y aura plus qu'un spectre armé d'une faim de justice que rien ne pourra apaiser.

Je sens le poids du chandelier dans mon sac, le papier contre ma peau, et le goût de fer dans ma bouche. La nuit ne fait que commencer. Et dans ce bocal de pierre qu'est Perpignan, le monstre vient de se rendre compte qu'il n'est plus le seul à savoir mordre. Je m'arrête devant une porte cochère délabrée et sors les clés volées. La serrure tourne avec un déclic qui sonne comme une promesse.

Je suis chez moi, maintenant. Partout où elle a peur d'aller. Je m'assois dans l'obscurité d'un appartement vide, le registre ouvert, et je commence à planifier la suite. Dose par dose. Pas par pas.

Le silence m'enveloppe, mais cette fois, c'est moi qui le commande. Elle a voulu m'effacer ? Elle a simplement oublié qu'on n'efface jamais tout à fait une tache de sang. On ne fait que l'étaler. Et je vais recouvrir tout son monde de cette nuance d'écarlate.

Chapitre 4

Le Souffle de la Tramontane

La pierre rouge des cayrous exsude une sueur acide sous la morsure d'une canicule qui refuse de mourir, même à cette heure indécente où la nuit devrait offrir un répit. Ici, sur les remparts, la Tramontane n'est plus un vent ; c'est une main invisible qui gifle les visages, une force brute qui sature l'espace d'un hurlement continu. Mes doigts s'agrippent au rebord granuleux, la rugosité du grès s'enfonçant dans ma chair jusqu'à la douleur. Mais cette douleur est une ancre. Le vide, derrière moi, m'appelle avec la promesse d'une chute sans fin dans les jardins obscurs qui bordent le Castillet. Devant moi, l'ombre est plus dense, plus structurée. Elle a le parfum de l'éther et de la soie sauvage.

Éléonore ne marche pas. Elle glisse sur le chemin de ronde avec une assurance de propriétaire, chaque pas résonnant contre le pavé comme un verdict. Le vent plaque sa robe de deuil contre ses membres fins, révélant la silhouette d'une prédatrice qui n'a plus besoin de se cacher. Elle s'arrête à trois mètres. Dans ce vacarme, nous devrions être inaudibles l'une pour l'autre, pourtant son silence est plus assourdissant que la tempête. Je vois le mouvement de sa gorge, la rigidité de ses épaules, et je sens mes propres muscles se tétaniser. Une paralysie remonte le long de ma colonne vertébrale, chaque vertèbre se figeant comme si on y coulait du plomb.

Mon cœur est une machine détraquée, un tambour de guerre qui cogne contre mes côtes avec une violence qui me donne la nausée. Elle me regarde. Ses yeux, deux fentes d'obsidienne, ne contiennent aucune colère. C'est ce qui est le plus insupportable : l'absence totale d'émotion humaine. Elle m'observe comme un chirurgien observe une tumeur qu'il s'apprête à exciser. Le registre, que je serre contre ma poitrine, est le seul rempart qui me reste, un bouclier de papier et d'encre

contre la toute-puissance de la Veuve.

— Tu as toujours eu ce besoin pathétique d'exister, Anna.

Sa voix coupe le vent. Elle n'a pas besoin de crier. Elle s'insinue dans mes conduits auditifs, glaciale, précise. Elle fait un pas de plus. L'odeur de son parfum — une tubéreuse en décomposition, florale et putride — m'étouffe. Mes poumons refusent de s'ouvrir. L'air est trop épais, chargé de la poussière des siècles et du sel de la mer proche.

— Regarde-toi, reprend-elle avec une douceur venimeuse. Perchée sur cette muraille comme un oiseau blessé qui s'imagine encore pouvoir s'envoler. Tu penses que ce petit carnet est une clé ? Ce n'est qu'un acte de décès. Le tien.

Je veux répondre, mais ma langue est de bois, collée à un palais asséché par la peur. Je vois sa main, gantée de dentelle noire, se lever lentement. Elle ne pointe rien, elle caresse l'air, dessinant les contours de mon exécution. Chaque seconde de ce silence pèse des tonnes. Le vent redouble de férocité, emportant mes cheveux contre mon visage, mais je n'ose pas bouger. Si je cille, le fragile équilibre qui me maintient debout sur ce parapet volera en éclats.

— Je vais te proposer une issue, murmure-t-elle en se rapprochant encore. Une seule. Car au fond, j'admire ta ténacité. C'est la ténacité des parasites, celle qui leur permet de survivre dans les entrailles des plus grands.

Elle est si proche maintenant que je peux voir le réseau de fines ridules au coin de ses yeux, l'unique signe de son humanité défaillante. Son visage est un masque de porcelaine craquelée.

— Disparais. Pas comme on fuit, mais comme on s'efface. Je te donne une identité, un compte, une ville à l'autre bout de l'Europe. Tu n'auras plus de nom, plus de passé.

Tu deviendras un fantôme dans une foule d'anonymes. Tu vivras, Anna. Tu respireras, tu mangeras, tu dormiras. Mais tu ne seras plus jamais personne pour qui que ce soit. Tu seras le néant que tu n'aurais jamais dû cesser d'être.

Le pacte pend entre nous, macabre, scintillant comme une lame. C'est la proposition de la mort sociale contre la survie biologique. Elle veut m'arracher ce que j'ai mis vingt-six ans à essayer de construire : une trace. Elle veut me renvoyer dans l'invisibilité de mon enfance, dans ce placard où personne ne venait jamais me chercher.

Je sens mon sang battre dans mes tempes. Le "non" prend forme dans mes entrailles avant d'atteindre mon cerveau. Ce n'est pas de la bravoure. C'est une mutinerie cellulaire. Tout en moi, chaque fibre de ce corps qu'elle a méprisé, qu'elle a vu être possédé par son mari, se cabre. Si je disparaissais selon ses termes, c'est elle qui gagne. C'est elle qui devient l'architecte de ma fin.

— Non.

Le mot est minuscule, une étincelle dans le chaos de la Tramontane. Mais il suffit. Le visage d'Éléonore se transforme. La porcelaine se brise pour laisser place à une rigidité de marbre funéraire. Ses pupilles se dilatent jusqu'à envahir ses iris. L'espace d'un instant, le temps se dilate.

L'attaque est d'une brutalité clinique. Elle ne crie pas. Elle n'agit pas comme une femme trahie, mais avec la précision d'une bête d'abattoir. Sa main libre s'abat sur ma gorge, ses doigts d'acier trouvant immédiatement la carotide, pressant avec une force inhumaine. Je perds l'équilibre, mon dos heurtant le rebord du rempart. L'air se raréfie. Mes mains lâchent le registre — le bruit de sa chute est étouffé par le vent — pour tenter de desserrer son étreinte, mais c'est comme essayer de briser des étaux de fer.

Mes ongles labourent sa peau, mais elle ne cille pas. Elle me plaque contre la pierre coupante. Je sens le froid du parapet s'enfoncer dans mes reins, tandis que le monde se teinte de gris, puis de noir. Ma vision se fragmente. Je vois les étoiles danser au-dessus de son épaule, indifférentes. Le sifflement du vent devient un bourdonnement sourd, le son de mon propre sang qui ne peut plus circuler.

— Tu voulais être vue, Anna ? Regarde-moi bien.

Elle lâche ma gorge pour saisir ma tête et la projeter contre le mur. Le choc est une explosion de lumière blanche derrière mes paupières. Un goût métallique, chaud et épais, envahit ma bouche. Le sang. Je m'effondre au sol, mes genoux percutant le pavé avec un craquement sec. Je ne peux plus hurler. Ma cage thoracique est un piège à loup qui se referme sur mes poumons vides.

Elle me surplombe, tour de ténèbres. Elle lève son pied, l'escarpin de luxe devenant une arme de guerre. Le coup arrive dans mes côtes, net, précis. Le bruit de l'os qui cède est une petite musique intime que seule moi peux entendre au milieu du tumulte. La douleur n'est pas une brûlure, c'est un froid absolu qui éteint mes nerfs les uns après les autres. Je me recroqueville sur le sol poisseux, mes mains cherchant instinctivement une protection qui n'existe pas.

Elle s'accroupit alors, ses vêtements de soie froissant avec un bruit de parchemin déchiré. Elle attrape une mèche de mes cheveux, m'obligeant à relever la tête. Mon regard croise le sien. Je ne vois plus la Veuve. Je vois le monstre que cette ville a engendré, une créature de pur ressentiment, dénuée de toute capacité de rédemption.

— Tu n'es rien, murmure-t-elle, son souffle sur ma joue sentant l'amande amère. Une tache sur ma moquette. Un bruit parasite dans ma vie. Je vais te laisser ici, brisée sur ces pierres. Et quand on te trouvera, tu seras tellement insignifiante que personne ne cherchera à savoir qui t'a mise dans cet état. Tu seras juste un accident de la nuit.

Elle me lâche. Ma tête retombe sur le pavé, l'impact m'arrachant un gémissement que le vent dévore aussitôt. Je la regarde s'éloigner, sa silhouette se fondant dans les ombres de la mairie. Elle ne se retourne pas. Elle n'a pas besoin de vérifier. Pour elle, le sujet est neutralisé.

Je reste là, étendue sur le flanc, poupée de chair désarticulée. La Tramontane continue de hurler, balayant le sang qui s'écoule de mon arcade sourcilière pour le mélanger à la poussière séculaire de Perpignan. La chaleur de la canicule pèse sur mes membres comme une couverture de plomb. Je devrais avoir peur. Je devrais pleurer.

Mais au milieu de cette agonie, quelque chose d'autre prend racine.

Dans le premier chapitre de ma vie, j'étais celle qu'on poussait, celle qu'on utilisait, celle qu'on effaçait. Je regarde ma main qui tremble sur le sol, les doigts couverts de la poussière rouge des remparts. Cette main n'est plus celle d'une victime. C'est celle d'un débris qui refuse de se laisser balayer.

En me brisant, elle m'a libérée du dernier lambeau d'humanité qui me retenait à la morale de ceux qui dorment en paix. Elle a voulu faire de moi un fantôme ? Soit. Les fantômes n'ont pas de remords. Ils ne ressentent pas la douleur. Ils ne font que hanter.

Je tente une inspiration, chaque millimètre de mouvement étant un supplice. L'odeur de l'éther s'est dissipée, remplacée par le parfum brut de la terre et du fer. Je rampe vers le registre, dont les pages s'agitent frénétiquement sous les assauts du vent. Mes doigts se referment sur la couverture de cuir. Je le ramène contre moi, une étreinte de mourante. Le froid de la pierre commence à infiltrer mes os, stabilisant mon esprit. L'introspection n'est plus une fuite, c'est un inventaire de guerre. J'analyse chaque zone de douleur, chaque spasme, chaque battement de mon cœur défaillant comme on étudie les plans d'une forteresse à abattre.

Elle possède la ville. Elle possède les lois. Elle possède le sang des notables. Mais ici,

dans la poussière des remparts, elle vient de commettre sa seule erreur : elle m'a laissée en vie. Et cette vie n'est plus qu'une arme, affûtée par sa propre brutalité.

Je ferme les yeux, laissant le vent m'envelopper. Le silence entre nous n'est pas terminé. Il ne fait que commencer. Ce n'est plus une traque. C'est une architecture. Je vais reconstruire chaque seconde de cette nuit, chaque coup, chaque insulte, pour en faire les fondations de son propre enfer.

Le bocal de pierre de Perpignan est devenu trop petit pour nous deux. Et tandis que la canicule poisseuse sature mes sens défaillants, je sens un rire silencieux monter dans ma gorge, étouffé par le sang. La proie vient de finir de lire le manuel. Il est temps de passer à la pratique.

Je ne suis plus Anna, la petite chose invisible. Je suis le souffle qui va éteindre ses bougies de soie. Je suis la tache de sang qu'on n'efface jamais, celle qui s'étale et qui finit par tout recouvrir.

Demain, le soleil se lèvera sur une ville qui ne reconnaîtra pas ses propres monstres. Mais ce soir, je reste ici, sur ce pavé qui a vu tant de sièges et de trahisons, et je deviens la pierre. Froide. Immuable. Destructrice.

La Veuve a oublié qu'on ne gagne jamais contre une femme qui n'a plus rien à perdre, pas même son propre nom. Je serre le registre contre mon cœur brisé et j'attends que la nuit finisse son œuvre de transformation. Le miroir est brisé. Les éclats vont commencer à couper. Chaque fragment de mon corps qui hurle de douleur est une promesse que je me fais à moi-même, un serment écrit dans l'écarlate sur le marbre blanc de mon innocence perdue.

Elle a voulu le néant ? Elle va le découvrir. De l'intérieur.

Chapitre 5

L'Anatomie de la Peur

Le froid ne vient pas de l'extérieur. Il s'extrait de la moelle, rampe le long des vertèbres comme une colonie d'insectes de givre, avant de s'enkyster derrière mes orbites. Mes paupières sont plombées, soudées par un résidu poisseux de larmes séchées et de sueur froide. Quand je parviens enfin à les entrouvrir, le monde n'est qu'une balafre blanche, une clarté chirurgicale qui lacère ma rétine. Je veux porter une main à mon visage, mais un cliquetis métallique, sec et définitif, brise mon élan.

Mes poignets sont entravés. Mes chevilles aussi. Je suis étalée sur une surface dont la rigidité n'a d'égale que la température : un marbre si glacial qu'il semble consumer ma peau nue à chaque point de contact.

L'odeur arrive ensuite, s'insinuant dans mes narines avec une violence écœurante. C'est un cocktail d'éthanol, de formol et de cette poussière séculaire propre aux demeures de Perpignan — ce parfum de vieux bois qui a absorbé trop de secrets et trop de deuils. Et puis, dominant le relent chimique, l'effluve d'Éléonore. Une fragrance de gardénia, florale et vénéneux, une élégance de cimetière qui me prend à la gorge. Je n'entends pas sa respiration, mais sa présence sature l'air. Elle est là, tapie dans l'ombre qui cerne le halo de la lampe d'examen suspendue au-dessus de moi.

— Tu es enfin de retour parmi nous, Anna. Ta résistance aux sédatifs est presque aussi agaçante que ton obstination à vouloir exister dans mon sillage.

Sa voix est un scalpel de soie. Elle n'est pas en colère ; elle est précise. Un pas claque sur le sol, un talon aiguille percutant le parquet avec la régularité d'un métronome.

Elle entre dans mon champ de vision. Elle porte une blouse de soie immaculée, dont les reflets rappellent la nacre des perles fixées à ses oreilles. Elle ne ressemble pas à une tortionnaire, mais à une restauratrice d'art face à une œuvre trop abîmée pour être conservée.

— Où... où sommes-nous ?

Ma voix n'est qu'un râle, une suite de syllabes écorchées par la sécheresse.

— Dans l'officine de mon grand-père, répond-elle en s'approchant d'un guéridon en inox où sont alignés, avec une symétrie maniaque, des instruments dont je refuse de deviner l'usage. Il était chirurgien à une époque où la médecine ne s'embarassait pas de cette sensiblerie moderne que vous appelez l'empathie. Il disait que pour comprendre un mécanisme, il fallait le démonter. Pièce par pièce.

Elle saisit une pince longue, fine, et l'approche de mes traits. Le métal luit. Je tente un mouvement de recul, mais les chaînes mordent mes chairs, rappel brutal de ma condition de proie. Elle pose l'extrémité froide de l'instrument sur ma joue. La pression est légère, presque une caresse, mais la menace vibre dans l'acier.

— Regarde-toi, murmure-t-elle. Ton rythme cardiaque s'emballe. Tes pupilles se dilatent. Tes glandes sudoripares travaillent déjà pour évacuer la terreur. C'est fascinant, cette biologie de la peur. On croit posséder une âme, une volonté, alors qu'on n'est qu'un assemblage de réflexes chimiques destinés à prolonger une agonie qu'on appelle la vie.

Elle appuie. La pointe s'enfonce dans la peau fine de ma pommette. La douleur est une étincelle électrique qui réveille mes nerfs. Je refuse de crier. Je serre les dents jusqu'à ce que ma mâchoire craque. Si je crie, elle gagne. Si je crie, je redeviens la petite chose invisible qu'elle veut effacer.

— Tu as couché avec mon mari pour te sentir vivante, n'est-ce pas ? Son souffle chaud sent la menthe et le mépris. Tu pensais que sa chaleur ferait oublier la tienne, celle d'un débris social cherchant son reflet dans l'or des autres. Mais regarde où cela t'a menée. Sur cette table, tu n'es plus une femme. Tu es une erreur de syntaxe dans le grand livre de ma famille. Et je déteste les ratures.

Elle retire brusquement l'instrument, laissant une marque rouge où perle une goutte de sang. Le contraste est insoutenable : ma détresse contre son calme olympien. Elle choisit un autre outil, un bistouri à la lame interchangeable. Le son de l'emballage stérile qu'on déchire est le seul bruit dans cette pièce, alors que dehors, la Tramontane hurle contre les murs de pierre, secouant les volets avec une violence de possédé.

— Je ne l'aimais pas, je lâche, chaque mot étant une lame que je lui renvoie. Il n'était qu'un moyen. Une porte. Et tu le sais, Éléonore. C'est ça qui te rend folle. Ce n'est pas qu'il t'ait trompée, c'est qu'il l'ait fait avec quelque chose que tu considères comme... rien.

Le silence qui suit est plus lourd que le plomb. Le vent semble s'arrêter, comme s'il retenait son souffle. Éléonore se fige. Ses omoplates se dessinent sous la soie. Elle est une corde de violon prête à rompre. Elle se retourne lentement, et pour la première fois, je vois une fissure dans son masque de porcelaine. Une lueur de rage archaïque déforme ses traits.

Elle s'approche, mais son mouvement a changé. Moins chorégraphié. Plus animal. Elle saisit ma mâchoire d'une main gantée de latex, ses doigts s'enfonçant dans ma chair. De l'autre, elle approche la lame de mon bras gauche.

— Tu n'es qu'une parasite, Anna. Une tique gonflée de notre sang jusqu'à croire qu'elle faisait partie du corps. Mais une tique, on l'arrache. On la brûle.

Elle incise.

Ce n'est pas une douleur immédiate, c'est une ligne de givre qui parcourt ma peau. Puis, le feu liquide arrive. Le monde devient écarlate. Mon corps se cabre, les muscles de mes jambes se contractent au point de déclencher des crampes insupportables. Le métal des chaînes résonne contre le marbre, un concert de ferraille désespéré.

— Regarde, dit-elle d'une voix redevenue chirurgicale. Regarde comment ta chair s'ouvre. Vois-tu le fascia blanc juste en dessous ? C'est ça, ton humanité. Des couches de tissus et des fluides. Où est ton ambition quand tes nerfs hurlent à un cerveau qui ne peut rien pour les taire ?

Je la regarde. Je force mes yeux à rester ouverts. Je fixe le sang qui dessine des rivières sombres dans les rigoles de la table. Et soudain, au cœur du supplice, un basculement s'opère.

La douleur devient un bruit de fond. Elle est omniprésente, mais extérieure. Je l'observe comme une pluie d'orage à travers une vitre. Je ne suis plus la victime de cette coupure, je suis le témoin de la fragilité d'Éléonore. Elle a besoin de cela. Elle a besoin de mon sang pour réparer son orgueil piétiné par un mari infidèle et une ville qui jase. Elle n'est pas la maîtresse de cérémonie ; elle est l'esclave de son humiliation.

Un rire sec, mêlé de bile, s'échappe de mes lèvres. Éléonore s'arrête, le bistouri suspendu, une goutte rouge perlant à la pointe.

— Pourquoi ris-tu ?

Sa voix a perdu son assurance. Elle est devenue aiguë, presque enfantine.

— Je ris parce que tu es pathétique. Tu penses me déconstruire, mais tu ne fais

qu'élaguer l'inutile. Chaque coup de lame me déleste de ma peur. Tu tues Anna la victime. Et à la place...

Je tire sur mes entraves, ignorant le déchirement de mes poignets. Je m'approche de son visage autant que mes liens le permettent.

— ... tu es en train de forger quelque chose que tu ne pourras pas contrôler. Tu parles d'anatomie ? Mon cœur n'est pas un muscle, Éléonore. C'est une pierre. Et ta lame est en train de s'émousser.

Elle recule, les yeux écarquillés. L'équilibre du pouvoir vient de basculer. Elle a le fer, elle a les clés, elle a la ville. Mais j'ai le silence. J'ai le refus de souffrir pour elle.

Elle pose le bistouri avec un fracas métallique qui résonne sous les voûtes. Elle semble soudain fatiguée, les épaules affaissées. Elle lisse ses cheveux, un geste machinal de grande bourgeoise tentant de reprendre contenance.

— Tu crois être forte parce que tu te tais ? Ce n'est que de l'adrénaline. Dans deux heures, quand la fièvre montera, quand l'infection dévorera tes plaies, tu ramperas. Tu me supplieras de te donner la mort. Et je serai là pour te regarder.

Elle se dirige vers la porte et éteint la lampe d'examen. L'obscurité retombe sur moi, totale, à l'exception d'un mince filet de lune filtrant à travers les persiennes.

— Réfléchis à ta "pierre", conclut-elle. Les pierres finissent toujours par être broyées pour faire du gravier.

La porte claque. Le verrou tourne. Deux fois.

Je reste seule dans le silence noir. Le froid revient, plus mordant. Mon bras pulse lourdement. Je sens le liquide chaud continuer de s'écouler le long de mon avant-bras

pour s'égoutter sur le sol.

C'est ici que tout commence.

Dans cette ombre saturée de mort, je fais l'inventaire de ce qu'il me reste. Mes mains sont liées, mais mes doigts bougent. Mon corps est une carte de souffrances, mais mon esprit est un bunker. Je ferme les yeux et je visualise le registre que j'ai dérobé. Les noms, les dates, les chiffres. Chaque secret d'Éléonore est une brique de ma forteresse.

La Tramontane redouble de fureur. C'est le son de Perpignan qui devient folle sous la canicule. La ville est un bocal, et nous sommes deux scorpions enfermés. Éléonore pense avoir la pince la plus forte. Elle oublie que le venin le plus sûr appartient à celle qui sait attendre.

Je ne sens plus la coupure. Je transmets chaque sensation en une image de vengeance. La chaleur de mon sang devient le feu qui brûlera sa demeure. La pression des chaînes devient la corde qui l'étranglera. Je ne suis plus une femme enchaînée dans un laboratoire clandestin. Je suis l'architecte. Et je viens de trouver l'emplacement idéal pour sa tombe.

Je commence à bouger mon poignet droit, méthodiquement. Le métal frotte contre l'os. C'est un supplice, mais je l'accueille. Ma peau est arrachée, le sang sert de lubrifiant. C'est le prix de ma reconstruction.

Un clic. Infime. Presque imperceptible.

Dans le noir, je souris. La proie vient de comprendre comment on démonte le prédateur. Et la nuit ne fait que commencer.

Je contracte mes muscles. Éléonore m'a attachée avec soin, mais elle a laissé juste

assez de jeu pour que je puisse me débattre — pour le spectacle. C'est sa faiblesse. Elle a besoin d'un public.

— Tu m'entends, Éléonore ? je murmure, sachant qu'elle guette peut-être derrière la porte. Tu as oublié un détail dans ton cours de chirurgie. On ne peut pas disséquer ce qui est déjà mort. Et la fille que tu as amenée ici est morte bien avant cette table. Ce qui reste... ce qui reste va te dévorer.

Le silence me répond, profond. Mais je m'en fiche. Je continue de travailler sur le verrou. La friction est atroce, une nausée me submerge, mais je l'étouffe. Dehors, le vent s'apaise, laissant place à une moiteur orageuse. L'air devient irrespirable, chargé de l'odeur des trahisons qui macèrent derrière les façades de marbre.

Je ferme les yeux et je bâtis. Pas une fuite. Un piège. Je tisse les fils, je calcule les tensions. Éléonore croit posséder l'écorce de cette ville ; j'en connais les entrailles. J'en connais la faim.

Un nouveau clic. Plus net.

Ma main droite est libre.

Je ne bouge pas. Je ne laisse pas éclater ma joie. Je reste immobile, la main posée sur la table comme si elle était encore serve. Je dois attendre. Attendre qu'elle revienne pour sa leçon suivante. Attendre qu'elle soit assez proche. Attendre que son parfum de gardénia masque l'odeur de mon intention.

La douleur s'est stabilisée en une brûlure sourde. Je regarde le filet de lune se déplacer. Le sang dans la rigole est noir. C'est mon chef-d'œuvre, le portrait de ma renaissance.

L'anatomie de la peur... Éléonore avait tort. La peur n'est pas une réaction chimique.

C'est un choix. Et ce soir, j'ai choisi de devenir le scalpel.

J'attends le bruit des talons sur le parquet. J'attends que la Veuve vienne réclamer son dû. Et quand elle ouvrira cette porte, elle ne trouvera pas une victime.

Je respire lentement, calmant mon cœur, affûtant ma haine. Le pouvoir ne change pas seulement de mains. Il change de nature. Il passe de la force brute à la patience infinie de celle qui n'a plus rien à perdre.

Viens, Éléonore. Viens voir ce que tu as créé.

Chapitre 6

Le Secret des Morts

L'air de la pièce est une insulte. Une masse compacte, saturée par les effluves d'éther qui s'échappent des bocaux et l'odeur de poussière rance des vieux parquets de l'officine. À Perpignan, quand la Tramontane se tait brusquement, le silence n'est pas une paix, c'est une apnée. La chaleur poisseuse s'engouffre par les interstices des volets clos, pesant sur ma peau comme un linceul humide. Je sens chaque goutte de sueur perler le long de ma colonne vertébrale, une caresse glaciale dans cette fournaise. Ma main droite, libérée, repose sur le marbre froid de la table d'examen. Je ne bouge pas. Je suis une statue de chair, une œuvre d'art macabre attendant que sa créatrice vienne contempler les fissures.

Le sang qui a servi d'onguent infâme pour libérer mon poignet commence à sécher, formant une croûte collante qui craquelle à la moindre micro-impulsion nerveuse. La douleur est là, fidèle, un battement sourd sous les chairs à vif, mais elle ne m'appartient plus. Elle est un métronome scandant ma métamorphose.

Puis, le son. Le craquement sec d'un talon sur le chêne ciré du couloir. Éléonore.

Elle ne se presse pas. Chaque pas est une sentence calculée dans le grand récit de mon agonie. La porte grince — un cri métallique déchirant le silence chirurgical — et son parfum de gardénia, cette odeur de fleurs blanches en décomposition, envahit l'espace. Elle entre, silhouette d'ivoire et de jais, sa robe de deuil ajustée comme une armure. Elle ne me regarde pas tout de suite. Elle se dirige vers le bureau en acajou encombré de registres à la reliure craquelée.

— Tu es toujours là, Anna, murmure-t-elle sans se retourner. La résilience est une

vertu fascinante chez les créatures de ton espèce. On pense vous avoir brisées, et vous continuez de palpiter, comme ces insectes dont le système nerveux ignore qu'ils ont été décapités.

Sa voix est un scalpel de soie. Je garde les yeux mi-clos, feignant l'épuisement, le corps lâche contre le métal. Ma main libre est dissimulée par le pli de ma jupe déchirée.

— Pourquoi ? Pourquoi tout ce théâtre ? Si tu voulais me tuer, ce serait déjà fait.

Éléonore se tourne enfin. Elle tient entre ses doigts effilés un dossier jauni, gonflé de papiers prêts à tomber en lambeaux. Elle s'approche, son visage d'une beauté marmoréenne ne trahissant qu'une curiosité clinique. Elle pose le poids du dossier sur mon ventre, juste au-dessus de mes côtes qui saillent sous ma respiration saccadée. Ce papier m'opprime plus que ses chaînes.

— Te tuer ? Quel gâchis, Anna. Tu as passé des mois dans le lit de Marc, persuadée d'être l'héroïne d'un drame romantique, la petite ambitieuse qui avait enfin trouvé son protecteur. Tu pensais qu'il t'aimait ? Que ta jeunesse suffisait à le tenir ?

Elle lâche un petit rire sec, une détonation dans l'étroitesse de la pièce.

— Marc n'était qu'un pion. Un rouage dans une machine que je graisse depuis trois décennies. Ce dossier n'est pas une preuve de son infidélité. C'est le registre de sa soumission. Chaque virement, chaque compromission qu'il pensait enterré sous la mairie est consigné ici. Et tu étais mon dernier ajout.

Elle ouvre la chemise cartonnée sous mes yeux. Des photographies tombent sur le marbre. Des instantanés de nous, dans l'intimité moite des hôtels de la côte. Marc me confiant des documents. Marc, le visage déformé par le plaisir ou la peur. Ce n'est pas l'érotisme de la trahison qui me glace le sang, c'est la précision des annotations en

marge. Dates, heures, lieux, pressions exercées, réactions observées. Je ne lis pas une histoire d'amour. Je lis un rapport de gestion de stock.

— Tu n'étais pas sa maîtresse, Anna. Tu étais son levier. Je t'ai placée sur son chemin comme on dispose un piège à loup. Je savais qu'il ne résisterait pas à ce mélange de vulnérabilité et d'arrivisme qui suinte par tes pores. Une fois qu'il t'a eue, je l'ai tenu. Il suffisait de lui montrer que je savais tout. Que je te possédais autant que lui.

Le sol semble se dérober. La révélation n'est pas une douleur, c'est un gouffre noir. Mon amant, l'homme pour qui j'avais accepté de ramper, n'était qu'une marionnette dont les fils étaient tirés par cette femme aux mains de glace. Ma soif de reconnaissance n'était que le carburant de mon asservissement. J'ai couru vers la lumière pour m'apercevoir que ce n'était que le phare d'un train lancé à pleine vitesse.

— Il n'était rien, continue Éléonore en caressant ma joue d'un doigt ganté. Un homme de paille aux appétits trop grands. Je gère cette ville, Anna. Pas avec des votes, mais avec des dossiers. Perpignan est une vieille courtisane qui ne répond qu'au chantage. Et moi ? Je suis la mémoire de ses péchés.

Elle s'appuie contre la table, son visage à quelques centimètres du mien. Je perçois l'odeur de menthe de son haleine, le froid qui émane de sa peau.

— Tu voulais être quelqu'un ? Regarde-toi. Tu es l'instrument de la pérennité de mon empire. Marc est mort parce qu'il croyait pouvoir se passer de moi. Toi, tu vas vivre, parce que tu vas devenir le nouveau visage de ma bienveillance. Tu seras la victime éplorée, celle qui héritera d'une partie de son influence, et tu me rendras compte de chaque souffle que tu prendras.

Un spasme traverse mon corps. Pas de peur. Une brûlure corrosive qui remonte de mes entrailles, balayant la honte. Je regarde Éléonore, et pour la première fois, je ne vois plus un monstre. Je vois un modèle.

Elle possède la ville et les secrets. Et moi, au lieu de m'échapper, j'ai mendié des miettes de ce festin. La fille des ombres est morte sur cette table, étouffée par les révélations de la Veuve. Le silence est rompu par le hurlement soudain de la Tramontane qui reprend, secouant les volets avec une violence démoniaque. L'atmosphère devient électrique.

D'un mouvement brusque, j'attrape le col de sa robe. La surprise fige ses traits. Je me redresse, ignorant la morsure des entraves, et je plaque ma paume sanglante contre sa gorge d'ivoire.

— Tu penses que je suis un insecte, Éléonore ? je souffle, mon visage si près du sien que nos cils se frôlent. Tu penses que je vais me contenter des restes de ton festin de corbeau ?

Je serre. Mes doigts marquent sa peau blanche de traînées rubis. Elle ne se bat pas ; elle reste immobile, fascinée par le venin qui brille enfin dans mon regard.

— Marc était un faible. Il avait peur de toi, de la ville, de lui-même. Mais moi ? Tu m'as tout pris. Tu as démantelé mes illusions comme on démonte une montre. Il ne reste plus rien à détruire.

Je lâche sa gorge pour saisir le dossier. Je l'arrache de ses mains et je le projette au sol. Les documents s'éparpillent, secrets dérisoires face à la vérité qui m'habite désormais.

— Je ne veux plus être gérée. Je ne veux pas être ton visage de "bienveillance".

Je marque une pause, mon souffle court, mon cœur battant contre mes côtes comme un animal enragé. Je sens la chaleur de son corps, et au lieu de me repousser, elle m'attire. C'est un lien de sang et d'ombre qui se noue.

— Je veux ton empire. Apprends-moi l'anatomie du chantage, la chirurgie du pouvoir. Tu as cherché un instrument ? Tu as trouvé une héritière.

Éléonore se redresse lentement, rajustant son col. Une marque rouge orne son cou, comme un collier de souillure. Elle me dévisage, ses yeux sombres sondant mon âme à la recherche d'une faille. Elle ne trouve que du fer trempé dans la haine.

— Une héritière ? Tu penses avoir la carrure pour régner sur ce charnier ? Tu crois qu'un verrou forcé suffit à tenir les rênes d'une lignée de monstres ?

Elle s'approche à nouveau, mais le rapport de force a basculé. Elle ne domine plus, elle éprouve ma structure. Ses mains se posent sur mes épaules, ses pouces appuyant sur mes clavicules avec une force qui manque de les briser. Elle me secoue, ses yeux brûlants d'un respect pervers.

— Regarde-toi, Anna ! Tu es couverte de sang, tu n'as rien. Ni nom, ni alliés. Tu n'as que ta rage. Et la rage s'éteint dès qu'elle est assouvie.

— Alors ne l'assouvis jamais, je réplique en plantant mes ongles dans ses avant-bras. Garde-moi affamée. Apprends-moi tout ce que tu sais. Je serai le scalpel que tu n'oses plus utiliser. Marc est mort, et ses dossiers m'appartiennent déjà.

Un silence de plomb retombe. La Tramontane cogne contre les murs. Éléonore me fixe, immobile. Le temps se dilate. Puis, brusquement, elle me repousse. Elle retourne vers son bureau, me laissant vacillante. Elle sort une petite clé en argent d'un tiroir et la pose sur le bois sombre.

— La porte est fermée de l'intérieur, dit-elle d'un ton glacial. Tu as deux choix, Anna. Tu prends cette clé et tu disparais. Je te donne vingt-quatre heures avant de lancer mes chiens. Tu mourras dans un fossé, anonyme, comme tu as vécu.

Elle s'assoit, souveraine.

— Ou alors, tu ramasses ces dossiers. Tu les classes. Tu les apprends par cœur. Et demain, à l'aube, tu seras devant la mairie dans les vêtements que je t'enverrai. Mais sache une chose...

Elle lève les yeux, et j'y vois une lueur de pure folie.

— Si tu flanches, si tu laisses une once d'humanité entraver ton bras, je ne te tuerai pas. Je te disséquerais vivante, jour après jour, secret après secret.

Je regarde la clé. Je regarde les feuilles éparpillées. Je sens le goût du fer dans ma bouche. Ma main tremble, mais c'est l'adrénaline du prédateur qui vient de repérer sa proie.

Je ne prends pas la clé.

Je me laisse glisser de la table, mes pieds touchant le sol avec une lourdeur de plomb. Je me mets à genoux sur le parquet. Non pour prier, mais pour ramasser les feuilles. Une par une. Je caresse le papier, je lis les noms des notables, des juges, des policiers. Je respire l'odeur de leur corruption. C'est mon nouveau parfum. Éléonore m'observe, un sourire imperceptible étirant ses lèvres fines. Elle croit avoir créé le monstre qui la servira. Elle ignore qu'un monstre attend simplement d'être assez fort pour dévorer son maître.

Marc est mort, et avec lui, la fille naïve que j'étais. Je me relève, le dossier serré contre ma poitrine, les mains encore poisseuses.

— J'ai fini de fuir, Éléonore. Apprends-moi à régner.

Elle ne répond pas. Elle quitte la pièce sans un regard, me laissant seule dans l'obscurité, entourée de l'odeur du sang. La Tramontane hurle de plus belle, ovation sauvage pour la naissance d'une reine de l'ombre.

Je reste là, immobile. La ville transpire sa peur et sa canicule. Et moi, au milieu des secrets putrescents, je commence enfin à respirer. La transition est achevée. Le scalpel est entre mes mains. Et je sais exactement où porter le premier coup.

Chapitre 7

Le Venin Infusé

À Perpignan, le soleil n'éclaire plus ; il s'abat comme une sentence. Sur les dalles de la place de la Loge, la lumière se fait solide, un couperet de plomb qui transforme chaque pierre en un miroir brûlant. À l'intérieur de la mairie, l'air change de nature. Il devient une matière ancienne, saturée de sueurs séculaires et de cire froide, une stase qui refuse de mourir. J'avance, le talon martelant le marbre. Chaque impact résonne contre les voûtes gothiques, un métronome sec qui ne souffre aucune hésitation.

Je porte un deuil imposé. La soie noire de la robe qu'Éléonore m'a jetée au visage à l'aube colle à mes hanches comme une seconde peau. Trop étroite, elle me cisaille la taille, m'imposant une cambrure de statue, une armure de tissu qui m'étouffe autant qu'elle me sculpte. Je ne suis plus Anna, la gamine des marges égarée dans les replis de la nuit. Je suis sa créature. Son prolongement muet.

Devant moi, la silhouette d'Éléonore fend l'atmosphère viciée avec une aisance qui m'insulte. Elle ignore la canicule qui fait perler le sel entre mes omoplates ; elle est le givre au cœur du brasier. Elle s'arrête devant les battants de chêne massif. Je me fige à la distance exacte qu'elle a gravée dans mes réflexes : deux pas derrière, légèrement sur sa droite. Un angle mort, mais une présence absolue.

— Tes mains, murmure-t-elle sans daigner se détourner.

Je baisse les yeux. Mes doigts tremblent, parcourus par un courant électrique qui refuse de se stabiliser. Ma rage est une bête mal domptée. Je crispe les poings, enfonçant mes ongles dans la chair de mes paumes jusqu'à ce que la douleur physique supplante le tumulte. Le calme revient, tranchant comme un rasoir.

— Mieux, tranche-t-elle. Souviens-toi : tu es le vide. On ne remarque pas le vide, on s'en sert pour y projeter ses propres certitudes.

Elle pousse les portes. La salle du conseil est une étuve où macèrent les ambitions. Les notables sont là, en rangs serrés, visages de parchemin et sourires de charognards lassés. Le maire, les adjoints, les promoteurs qui dépècent la côte catalane à coups de mandats de dépôt. À l'entrée de la Veuve, le silence tombe, lourd comme un linceul de plomb. Ils la craignent, mais ils la guettent, cherchant sur son visage le signe que la mort de Marc a emporté le pouvoir de la lignée.

Ils ignorent que le pouvoir ne meurt jamais ; il se contente de changer de canal.

Éléonore s'installe. Je reste debout, en retrait. Je ne regarde personne, mais j'absorbe tout. Le tic nerveux de l'adjoint à l'urbanisme qui torture son alliance, l'odeur de tabac froid qui s'échappe du préfet, le regard prédateur du juge Delmas. Je suis une éponge imbibée de leur corruption.

Le rituel s'amorce. Chiffres, décrets, signatures scellant des destins sans un battement de cils. J'extrait les dossiers de la mallette de cuir avec une lenteur de prêtresse. Chaque geste est une chorégraphie de la soumission. Quand je tends un document, mon bras est tendu, mon regard rivé au sol. Une fois, ses doigts effleurent les miens. Le contact est un choc thermique, une brûlure de glace. Elle ne bronche pas, mais je sens la pression de son pouce sur le dos de ma main, une fraction de seconde de trop. Un marquage.

Le venin commence à infuser.

Tandis que la séance s'étire, mon esprit dérive vers les notes mémorisées durant ma nuit blanche. Le dossier Delmas est un chef-d'œuvre de turpitude : comptes en Suisse, maîtresse de dix-neuf ans logée par la ville. Des détails insignifiants pour le commun

des mortels, mais des ogives nucléaires dans cet écosystème. Éléonore pense que je classe ces papiers pour elle. Elle ignore que je les digère, que je les assimile jusqu'à ce qu'ils s'intègrent à mon ADN.

La séance se lève. Le brouhaha reprend, étouffé par l'épaisseur des tapis. Éléonore entame sa parade, distribuant des sentences en guise de salutations. Je la suis, automate de deuil.

Nous croisons Delmas près d'une fenêtre à meneaux où la Tramontane siffle méchamment, faisant vibrer les vitraux. Le vent hurle sa liberté dehors, tandis qu'ici, l'air possède l'immobilité d'une morgue.

— Mes condoléances, Éléonore, dit Delmas d'une voix grasse de cognac. La ville a perdu un grand serviteur.

— La ville a surtout perdu un homme qui savait se taire, réplique-t-elle, son regard d'acier planté dans celui du juge.

D'un signe de tête, elle m'appelle.

— Anna, donnez le dossier de la zone franche au juge. Il semble... préoccupé par les détails techniques ces derniers temps.

Je m'exécute. Mais au moment de lui tendre la chemise cartonnée, je laisse glisser une note manuscrite, un simple carré jaune préparé dans l'ombre du petit matin. Il tombe sur ses chaussures vernies. Delmas se penche, son embonpoint le faisant haleter. Je vois ses yeux balayer mes quelques mots : *La petite Clara aime beaucoup les bijoux, n'est-ce pas ?*

Le sang déserte son visage. Ses lèvres s'agitent comme celles d'un poisson hors de l'eau. Il relève la tête vers moi, mais je suis déjà redevenue l'ombre, les mains

croisées, le regard perdu dans le néant. Éléonore continue de parler de taux d'intérêt. Elle n'a rien vu. Ou alors, elle admire le spectacle en silence.

Le goût du sang est là, métallique et sucré sur ma langue. Une drogue plus puissante que l'éther. C'est le frisson de la puissance brute. Pour la première fois, je ne suis plus la proie qu'on traque. Je suis celle qui pose les mines.

Le retour vers l'officine s'effectue dans un silence saturé. La voiture noire fend la chaleur qui ondule sur le goudron. Éléonore, jambes croisées, fixe le paysage. La Tramontane secoue la carrosserie, des rafales brutales qui tentent de nous jeter au fossé. Elle ne semble pas s'en apercevoir.

— Tu as été efficace, finit-elle par lâcher. Delmas semblait... décomposé.

Elle tourne lentement la tête vers moi. Ses yeux sont deux abîmes de curiosité malveillante.

— Qu'est-ce que tu lui as dit, Anna ?

— Rien, madame. Je n'ai pas le droit à la parole, n'est-ce pas ?

Un sourire impitoyable étire ses lèvres. Elle saisit mon menton, m'obligeant à soutenir son regard. Ses doigts sont des serres.

— Ne joue pas à la plus fine. Tu apprends vite, trop vite peut-être. Mais n'oublie jamais : le scalpel appartient à la main qui le tient. Si l'outil s'agite tout seul, on le brise.

Elle resserre sa prise. Je sens mes dents s'enfoncer dans ma joue intérieure. La douleur est une amie familière. Je ne cille pas.

— Je suis votre scalpel, Éléonore. Mais n'est-ce pas vous qui m'avez dit de rester affamée ?

Elle me lâche brusquement dans un rire sec, un froissement de vieux parchemin.

L'officine nous accueille avec son silence chirurgical. Les parquets grincent, un gémissement qui nous souhaite la bienvenue dans notre sanctuaire de poisons. Éléonore se dirige vers le laboratoire du fond, là où les effluves chimiques s'incrument dans le marbre.

— Le thé, ordonne-t-elle.

Rituel du soir. Le moment où la façade s'effrite, où l'intimité devient une forme de torture. Dans la cuisine, mes gestes atteignent une précision maniaque. Je fais bouillir l'eau, je pèse les feuilles. Mais aujourd'hui, j'ajoute une pincée de poudre blanche subtilisée le matin même. Pas assez pour tuer. Juste assez pour induire un malaise, une accélération cardiaque, une instabilité qui la forcera à dépendre de moi.

Je lui apporte le plateau. Elle est enfouie dans son fauteuil de cuir, cernée par les dossiers. La lumière déclinante dessine des ombres monstrueuses sur les murs chargés de bocaux. Elle prend la tasse. Ses mains, d'ordinaire si fermes, tressaillent imperceptiblement. Fatigue ? Ou début du doute ?

— Marc aimait ce thé, dit-elle d'une voix monocorde. Il disait qu'il avait le goût de la terre après la pluie.

Elle boit. Une gorgée. Deux.

— La terre est un endroit froid, Anna. Ne l'oublie jamais.

Elle me fixe, et pendant une seconde, le masque tombe. Je vois la faille. L'humiliation

qui la ronge depuis la trahison de l'homme qu'elle croyait posséder. Elle est une reine sans royaume, régnant sur des décombres. Elle me hait parce que je suis le témoin de sa déliquescence.

— Va te laver, dit-elle soudain. Tu sens la sueur et la peur. Ça m'irrite.

Je m'incline. Dans ma chambre sous les toits, la chaleur est une chape. La Tramontane hurle contre les tuiles, une plainte qui semble m'appeler. Je me déshabille lentement, laissant la soie noire s'effondrer sur le plancher. Mon corps est zébré par les contraintes de la journée. Des marques rouges aux hanches, le souvenir du corset sur mes côtes.

Devant le miroir, mon visage me semble étranger. Les traits se sont durcis, le regard s'est opacifié. La fille qui tremblait dans les bras de Marc est enterrée sous le marbre de la mairie.

Je frotte ma peau à l'eau froide jusqu'à l'irriter, cherchant à effacer l'odeur d'Éléonore, ce parfum de lys et de poussière. Mais elle est passée sous ma peau. Son venin circule dans mes veines.

Je m'allonge dans l'obscurité. J'écoute la maison. Le craquement des solives, le souffle du vent, et soudain, le bruit mat d'une tasse qui se brise dans le laboratoire.

Un sourire mauvais étire mes lèvres. Le premier spasme.

Demain, je serai encore plus docile. Je serai l'air qu'elle respire, l'eau qu'elle boit. Je me rendrai indispensable jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus distinguer ma volonté de la sienne. La Veuve croit m'avoir brisée pour faire de moi son outil ; elle n'a fait que forger la lame qui lui tranchera la gorge. Mais pas tout de suite. La mort est une délivrance trop rapide. Je veux qu'elle sente chaque parcelle de son empire lui échapper, goutte après goutte.

La porte de ma chambre pivote. Un filet de lumière traverse la pièce. Éléonore se tient sur le seuil, silhouette découpée par la clarté du couloir. Elle semble plus petite, dénuée de sa superbe.

— Anna ? murmure-t-elle. Son souffle est court.

Je ne réponds pas. Je la laisse mariner dans cette vulnérabilité qu'elle ne comprend pas. Je me redresse lentement, laissant le drap glisser.

— Je suis là, madame. Toujours là.

Elle s'approche, le pas chancelant. Elle pose une main sur mon épaule, cherchant un appui. Ses doigts sont brûlants.

— Je ne me sens pas bien... cette chaleur... ce vent...

Je pose ma main sur la sienne. Une caresse de prédateur.

— Reposez-vous, dis-je d'une voix suave. Je m'occupe de tout. Les dossiers, les alliés, les ennemis. Je veillerai sur vos secrets.

Elle s'abandonne, sa tête reposant un instant contre moi. L'odeur de sa peur est délicieuse, un parfum plus précieux que tous les lys du monde. Je la raccompagne à sa chambre, l'installant entre les draps de lin. Ses pupilles sont dilatées par la drogue et l'angoisse.

— Ne me quitte pas, Anna.

— Jamais, Éléonore. Sans vous, je ne suis rien.

Je quitte la pièce et referme la porte. La clé d'argent est froide dans ma main. Je ne m'enfuis pas. Je reste dans le couloir sombre, écoutant le silence de cette demeure qui m'appartient désormais un peu plus.

Le venin est infusé. Le rapport de force est inversé. Dans la nuit de Perpignan, une nouvelle reine s'éveille. Chaque battement de mon cœur est une promesse. Chaque souffle, une morsure. L'architecte de l'obsession a terminé les plans ; la construction de ma vengeance peut enfin commencer.

Chapitre 8

La Valse des Spectres

La Tramontane ne se contente pas de souffler ; elle viole l'espace, s'engouffre dans les moindres interstices de la pierre séculaire de la mairie de Perpignan, hurlant comme une meute de loups affamés sous les voûtes gothiques. À l'intérieur de la salle des mariages, sous les plafonds peints qui pèsent sur les consciences, l'air est un limbe sirupeux, saturé par le parfum lourd des lys qui virent à l'âcre sous l'effet de la canicule. Je me tiens à deux pas derrière Éléonore. Mon ombre se fond dans les plis de sa soie sauvage — une silhouette effacée, le parfait accessoire de sa douleur de mise en scène. Elle est impériale, le menton levé, recevant les hommages des notables avec une grâce boréale. Pourtant, lorsque je réajuste le châle sur ses épaules, je sens sous la pulpe de mes doigts le tressaillement de ses muscles, la vibration de ce cœur que j'ai entrepris de saboter.

Le venin que j'ai versé dans son existence ne coule pas seulement dans ses veines sous forme d'alcaloïdes ; il s'insinue dans son esprit par la précision de mes silences. La Veuve croit encore mener la danse, orchestrer ce bal macabre par sa seule volonté de fer, mais j'ai déjà changé la partition. Les invités se pressent, nuée de charognards en costumes de lin, leurs sourires carnassiers masqués par une compassion de façade. Je les observe, ces architectes de la respectabilité qui ont couvert les déviances de Marc pendant des décennies, et je vois dans leurs prunelles la même étincelle de cruauté qui anime ma maîtresse.

— Un peu d'eau, Éléonore ? murmuré-je à son oreille, ma voix glissant sur sa peau comme une lame chauffée à blanc.

Elle pivote vers moi. Pour la première fois, je décèle une buée d'incertitude dans son

regard, une hésitation qui n'existait pas quarante-huit heures plus tôt. Le dosage est une science exacte : assez pour la rendre fébrile, pas assez pour la briser tout à fait. Je lui tends le verre de cristal, l'eau perlant de condensation, et j'observe ses doigts gantés de dentelle noire se refermer sur la tige avec une précaution de convalescente. Elle boit. La ligne élégante de son cou ondule, et je savoure l'idée que chaque molécule de ce liquide est un pas de plus vers l'abîme que j'ai creusé sous ses pieds.

Le maire s'approche, silhouette bouffie par le pouvoir local, affichant une mine de circonstance aussi poreuse qu'un vieux plancher. Il pose une main grasse sur le bras d'Éléonore — geste de possession déguisé en sympathie — et je vois la mâchoire de la Veuve se crispier. C'est l'instant. Le point de rupture où le vernis doit s'écailler sous le poids conjugué de la paranoïa et de la chaleur.

— Quelle tragédie, Éléonore, soupire-t-il, son haleine chargée de vieux porto venant mourir sur le visage de marbre de ma maîtresse. Marc était un pilier. Sa disparition laisse un vide... immense.

Je m'avance d'un demi-pas, brisant le protocole, et je lâche une phrase comme une traînée de poudre.

— C'est curieux que vous parliez de vide, Monsieur le Maire, alors que les archives de la mairie semblent si... encombrées par les dossiers qu'il gérait avant sa fin brutale. Des dossiers qu'Éléonore examine de très près, n'est-ce pas ?

Le silence qui suit possède la densité d'une déflagration sourde. Le maire se fige, son regard fuyant de moi à Éléonore avec une rapidité de rat acculé. La Veuve me lance un regard assassin, une promesse de châtiment qui me fait vibrer, mais le mal est fait. La rumeur, cette bête immonde que j'ai nourrie depuis l'aube, rampe déjà dans la salle. On chuchote derrière les éventails. Le doute, le plus pur des poisons, est instillé.

Éléonore tente de reprendre la main, sa voix est un sifflement de vipère, mais je

perçois la note fausse, le léger tremblement qui trahit son système nerveux assiégé.

— Anna se montre parfois trop zélée dans sa loyauté, dit-elle en forçant un sourire livide. Elle oublie que certains secrets doivent rester enterrés avec ceux qui les détenaient.

Je baisse les yeux, simulant la soumission, tandis que mon cœur cogne contre mes côtes. Le jeu de miroir est en place. Elle m'accuse de loyauté pour masquer sa propre terreur. Dehors, la Tramontane redouble de violence, faisant vibrer les hautes fenêtres comme si la ville cherchait à forcer l'entrée de ce sanctuaire d'hypocrisie. La chaleur devient une chape de plomb. Une perle de sueur roule sur la tempe d'Éléonore, traçant un sillon brillant sur sa poudre de riz.

C'est alors que l'incident se produit, orchestré avec la précision d'un horloger. Un serveur s'approche avec un plateau de canapés. Au moment où il passe à la hauteur d'Éléonore, il trébuche — juste assez pour que les tartelettes à la framboise et les verres de grenat s'écrasent contre la traîne de la Veuve.

Le cri qui s'échappe de sa gorge n'est pas celui d'une femme offensée ; c'est un râle viscéral qui déchire l'atmosphère feutrée. Elle recule, ses mains cherchant désespérément à essuyer les taches rouges qui maculent sa soie comme des plaies ouvertes. Dans son esprit embrumé par la drogue et l'épuisement, elle ne voit pas du vin ; elle voit le sang de Marc. Elle voit la violence qu'elle a elle-même déchaînée se retourner contre elle.

— Ne me touchez pas ! hurle-t-elle alors que le serveur tente de s'excuser.

Les invités s'écartent, l'effroi se lisant sur leurs visages. L'image de la veuve intouchable vole en éclats. Elle est là, haletante, le corps secoué de spasmes. Je me précipite à ses côtés pour savourer de près la décomposition de sa superbe. Je saisis ses mains, froides comme la pierre malgré la fournaise.

— Calmez-vous, Éléonore, soufflé-je, ma voix chargée d'une sollicitude qui résonne comme une sentence. Ce n'est que du vin. Rien d'autre.

Elle me regarde, et le masque tombe. Je vois la détresse derrière le monstre, la fissure béante dans son armure de mépris. Elle réalise, dans un éclair de lucidité terrifiante, que je ne suis plus son instrument, mais son geôlier. La meute sent la faiblesse. Les regards deviennent calculateurs.

— Je veux partir, balbutie-t-elle. Anna, ramène-moi.

Je l'entraîne vers la sortie. Nous traversons la salle sous le feu des jugements, une procession funèbre où la morte n'est pas celle que l'on croit. Les portes monumentales s'ouvrent sur la nuit de Perpignan. La Tramontane nous percute, un mur d'air violent qui emporte les derniers lambeaux de sa dignité. Le vent soulève son voile, le faisant claquer comme un drapeau de reddition dans l'obscurité.

Dans la voiture, l'obscurité est totale. Éléonore est prostrée sur le siège arrière, une forme noire et froissée qui semble s'étioler. Je conduis avec une lenteur calculée, prolongeant chaque seconde de son agonie mentale. Le silence dans l'habitacle est saturé par son souffle erratique.

— Tu l'as fait exprès, n'est-ce pas ? finit-elle par dire, sa voix dépourvue de sa morgue habituelle.

Je ne réponds pas. Je laisse la question s'imprégner dans le cuir des sièges, se mêler à l'odeur de la poussière. Dans le rétroviseur, je rencontre son regard. Elle ne me voit plus comme une employée ; elle me voit comme son propre reflet déformé, le monstre qu'elle a engendré.

— J'ai fait quoi, Éléonore ? Votre corps vous trahit. La ville vous trahit. Même le

vent semble se liguer contre vous. Peut-être est-ce simplement... la justice.

Elle laisse échapper un rire nerveux, sec comme le bris d'un cristal.

— La justice n'existe pas pour des gens comme nous, Anna. Il n'y a que le pouvoir, ou le néant.

— Alors vous devriez commencer à vous habituer au vide, dis-je en tournant le volant pour nous engager dans l'allée sombre de sa propriété.

La maison se dresse devant nous, ombre massive qui attend sa proie. Je coupe le moteur. Éléonore ne bouge pas. Elle semble soudée au siège, terrifiée à l'idée de franchir le seuil de sa propre demeure, là où je règne désormais en maîtresse des ombres. Je sors de la voiture, ouvre sa portière et lui tends la main. Elle hésite, ses yeux sondant les miens à la recherche d'une once de pitié. Elle ne trouve que l'abîme. Elle finit par poser sa main dans la mienne, et je sens le frisson qui parcourt son être.

Nous entrons dans le hall. L'odeur de l'éther nous accueille, fragrance chirurgicale mêlée à la poussière des siècles. Elle se dirige vers l'escalier, ses mouvements lourds, comme si la gravité cherchait à l'ensevelir.

— Viens, murmure-t-elle sans se retourner. J'ai besoin de toi.

Cette reddition totale est le plus beau des trophées. Elle a besoin de moi pour survivre à la nuit, pour affronter les spectres de Marc et ses propres crimes. Elle ne sait pas encore que je suis le plus dangereux de tous les fantômes. Je la suis dans sa chambre, cette pièce où les rideaux de velours étouffent le monde. Elle s'assoit sur le bord du lit, les mains tremblantes, incapable de défaire les boutons de sa robe souillée.

Je m'approche lentement. Mes mains se posent sur ses épaules. Je commence à libérer le tissu, un geste d'une intimité révoltante, une parodie de tendresse. Chaque bouton

libéré est une barrière qui tombe. Je vois la vulnérabilité de sa nuque exposée. La Veuve n'est plus qu'une enveloppe vide, une marionnette dont j'ai remplacé les fils par les miens.

La Tramontane hurle une dernière fois, plainte lugubre secouant les fondations, puis le silence retombe, poisseux, définitif. L'inversion est complète. Dans le miroir de la coiffeuse, je vois mon propre reflet : un visage de marbre, des yeux d'onyx et un sourire qui n'a plus rien d'humain. Elle se laisse aller contre moi, sa tête reposant sur mon ventre. Je caresse ses cheveux avec une douceur de prédateur repu. L'odeur de sa peur est mon oxygène.

— Dors, Éléonore, chuchoté-je alors que l'obscurité s'épaissit. Demain, le monde aura oublié jusqu'à ton nom. Il n'y aura plus que nous deux, dans ce bocal de pierre.

Ses paupières papillonnent. Le venin fait son œuvre finale sur sa conscience, l'emportant vers un sommeil peuplé de cauchemars où je serai la seule issue. Je reste là, debout dans l'ombre, sentant le pouvoir circuler en moi comme une électricité sauvage. La ville de Perpignan peut bien continuer à brûler sous la canicule et le vent ; je suis enfin la reine de mes propres ruines.

Chapitre 9

Le Fer et le Marbre

L'air de la chambre est devenu un linceul de coton tiède, mais le silence qui suit l'endormissement forcé d'Éléonore n'est qu'une trêve de façade. Je ne la laisse pas dormir. Le sommeil est une grâce, et je n'ai plus de grâce à offrir. Je la redresse. Ses membres sont de la cire molle, sa tête bascule en arrière, exposant cette gorge de patricienne où bat encore, trop vite, le pouls d'une lignée condamnée. Je ne suis plus la petite chose invisible qu'elle pensait pouvoir broyer entre deux mondanités. Je suis la pesanteur.

Je la traîne. Mes muscles brûlent, une douleur sourde qui me rappelle ma propre vie face à cette idole de marbre que je tire par les aisselles. Le parquet gémit sous son poids, un cri de bois sec accompagnant notre procession vers l'aile est de la demeure. Là où le luxe s'arrête pour laisser place à la précision clinique. L'officine.

Je pousse la porte dérobée. L'odeur vous saute à la gorge avant même que la lumière ne soit faite. Ce n'est pas celle de la mort, pas encore. C'est celle de la conservation. L'éther, le formol, les herbes sèches et ce relent métallique qui tapisse les narines. Je bascule l'interrupteur. Le néon vacille, crépitant comme un insecte agonisant, avant d'inonder la pièce d'une clarté de morgue.

Le centre de la pièce est occupé par une table massive, un bloc de pierre blanche veiné de gris, froid comme un verdict. C'est là que son mari, le grand chirurgien qu'elle a fait assassiner, exerçait sa science sur les secrets de la ville. Je l'y dépose. Le contact de son dos nu contre la pierre arrache un spasme à son inconscience. Ses yeux s'ouvrent, vitreux, luttant contre le sédatif. Elle essaie de parler, mais sa langue n'est plus qu'un muscle inutile dans une bouche de cendre.

Mes mains ne tremblent pas. C'est une étrange sensation, cette absence de peur remplacée par une curiosité anatomique. Je cherche dans les vitrines les bocaux, les flacons, les instruments en acier brossé qui brillent sous le tube fluorescent.

— Vous m'avez appris la patience, Éléonore, murmuré-je en faisant rouler un scalpel entre mes doigts. Vous m'avez appris que pour effacer quelqu'un, il ne suffit pas de le tuer. Il faut le démanteler. Socialement. Physiquement. Jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une ombre sans nom.

Elle émet un sifflement, une tentative désespérée de m'insulter. Je m'approche, je penche mon visage au-dessus du sien. Ses pupilles sont des têtes d'épingle. Je vois mon propre reflet dans son regard terrifié : je suis devenue le monstre qu'elle a engendré dans les draps de Marc.

— Vous pensiez que j'étais une proie. Une gamine éblouie par les dorures de votre salon. Mais l'inconvénient d'être invisible, c'est qu'on finit par tout voir.

Je sors de ma poche le dossier récupéré dans son bureau. Je le laisse tomber sur son ventre. Les photographies s'éparpillent sur le marbre. Documents, virements, preuves de sa complicité dans le réseau qui asphyxie la mairie. La Veuve n'est pas une victime. Elle est le centre de la toile.

— Si vous mouriez maintenant, vous resteriez la sainte Éléonore. Mais ce n'est pas ce qui va arriver. Demain, ces documents seront entre les mains de ceux que vous avez trahis. Vos alliés du conseil se jetteront sur vos restes comme des chiens enragés. Vous ne serez plus une légende, vous serez une erreur de l'histoire.

Son bras se lève, un mouvement saccadé. Elle tente de m'agripper, de me crever les yeux, mais je saisis son poignet. Le craquement est net. Pas le bris d'un os, mais le déchirement d'un ligament. Elle ne crie pas. Elle halète, le son d'un soufflet percé. Je

la plaque contre la pierre, mon genou sur sa poitrine, sentant ses côtes plier. La dynamique de pouvoir n'est plus une abstraction ; c'est une question de levier, de poids, de chair contre chair.

— Regardez-moi, Éléonore. Regardez la femme qui va vous effacer.

C'est à ce moment-là que je la vois. La fissure.

Ce n'est pas une larme. C'est un rictus. Un tremblement de la lèvre inférieure qui dément quarante ans de superbe. Ses yeux ne cherchent plus à me dominer ; ils cherchent une issue, un recoin d'ombre où ma haine ne pourrait pas l'atteindre. Elle réalise que son nom ne la sauvera pas de l'éther.

Je prends un tampon de gaze que j'imbibe d'un flacon sombre. L'odeur est une brûlure chimique qui semble dévorer l'oxygène de la pièce.

— Le fer et le marbre, dis-je en approchant la gaze de ses narines. C'est tout ce qui reste à la fin.

Elle se bat. C'est une lutte brute, dépourvue d'élégance. Elle me griffe, ses ongles laissent des sillons sanglants sur mes avant-bras, mais je suis devenue une extension de la table sur laquelle elle est allongée. Je pèse de tout mon corps, mes mains scellant son destin. Le silence chirurgical est rompu par le fracas d'un flacon qui se brise, inondant le sol d'une flaque odorante.

Ses yeux s'agrandissent, se remplissent de veines rouges, puis la résistance faiblit. Ses muscles se relâchent un à un, une démission anatomique qui me procure un frisson électrique. Le pouvoir n'est pas dans l'argent. Il est dans cet instant précis où la volonté de l'autre s'éteint sous votre paume.

Je relâche la pression. Elle est paralysée, prisonnière de son propre corps, consciente

mais incapable de commander le moindre nerf. C'est la méthode qu'elle réservait aux gêneurs. L'ironie est délicieuse. Je me redresse, essuyant la sueur sur mon front. Ma robe est déchirée, mes bras marqués, mais je me sens entière.

Je prends le scalpel. Je ne vais pas la tuer. Pas encore. La mort est trop rapide pour une femme qui a passé sa vie à orchestrer de longues agonies. Je commence à découper sa robe de soie. Le tissu cède dans un sifflement sec. Je l'expose à la froideur de l'officine, à la crudité de sa propre déchéance.

— Vous savez ce qu'est la reconnaissance, Éléonore ? C'est quand le monde vous voit enfin telle que vous êtes. Pas la mécène. Juste cette chair tremblante qui a eu peur d'une fille de rien.

Je pose la pointe de la lame sur sa joue, juste assez pour faire perler une goutte de sang noir. Elle me regarde, et dans la fissure de son âme, je vois enfin ce que je cherchais : le vide. Elle n'est rien sans son décorum.

Je m'assois sur un tabouret et j'attends. La Tramontane tape contre les volets, un rythme saccadé qui scande mon nom. Dehors, la ville brûle, mais ici, le froid règne. Je sors mon téléphone. Le message est prêt. Un clic, et sa réputation s'effondre. J'hésite, savourant ce moment de suspension. Je possède son avenir et sa respiration.

— Vous m'avez dit que la justice n'existait pas pour des gens comme nous. Vous aviez raison. Il n'y a que la symétrie.

Un calme absolu m'envahit. Est-ce cela, devenir un monstre ? C'est si simple. Je me lève et me dirige vers le fond de la pièce, là où se trouve l'ancien gramophone de Marc. L'aiguille se pose sur le vinyle. Une mélodie classique, froide et mathématique, s'élève. Musique de chambre pour un enterrement social.

Je reviens vers elle. Une larme finit par couler, unique, se perdant dans ses cheveux

gris. C'est son arrêt de mort symbolique. La Veuve est brisée.

— Ne pleurez pas, Éléonore. C'est indigne de vous.

Je saisis l'appareil photo qui servait à documenter les « cas » de son mari. Le flash inonde la pièce, une décharge blanche qui imprime son humiliation pour l'éternité. Je m'approche une dernière fois, posant mes lèvres contre son oreille pour sentir son frisson résiduel.

— Demain, quand on vous trouvera, vous ne serez qu'une femme folle au milieu de ses fantômes. C'est moi qui vous rature de la carte.

Je range méthodiquement les instruments. Chaque pince retrouve sa place dans le velours. Les architectes nettoient derrière eux. Je laisse les documents compromettants bien en vue sur le marbre, près de sa main inerte.

Avant de sortir, je coupe la lumière. L'obscurité retombe sur l'officine, totale. Je sors dans le couloir, le dos droit, sentant le fer du sang sur ma peau. Je ne suis plus une victime, ni une amante. Je suis celle qui reste quand tout le monde est tombé.

En traversant le hall, la chaleur de Perpignan m'accueille à nouveau. Le vent emporte l'odeur de l'éther. Je marche vers ma voiture sans me retourner. Je démarre, le moteur déchirant la nuit. Dans le rétroviseur, la demeure s'éloigne, ombre massive perdue dans les vignes desséchées. Dans quelques heures, les téléphones sonneront, les sirènes hurleront. Et moi, je serai ailleurs.

Je dessine déjà les plans de ma nouvelle vie sur les ruines de leur empire. Mon sourire est une lame de rasoir dans l'obscurité. L'obsession a trouvé son maître, et la proie a enfin appris à aimer le goût du sang.

Chapitre 10

L'Architecte des Ruines

La chaleur n'est plus une agression, elle est une seconde peau, une exsudation de l'air saturé. Ici, au dernier étage de l'Hôtel de Ville, l'atmosphère fermente, chargée d'effluves de vieux papier, de cire d'abeille et de ce parfum de fin du monde que dégage Perpignan sous la canicule. La Tramontane cogne contre les hautes fenêtres, un battement sourd, régulier, comme le pouls d'un géant que l'on aurait enterré vivant. Je me tiens derrière le bureau massif en acajou, les paumes à plat sur le bois dont les veines semblent palpiter sous mes doigts. Je sens chaque aspérité, chaque cicatrice du vernis, témoignages silencieux des décennies de trahisons et de décrets qui se sont signés ici. Je ne suis plus l'ombre qui se glisse dans les draps du pouvoir, je suis son centre de gravité.

À mes pieds, Éléonore n'est plus qu'une dissonance chromatique dans ce décor de marbre et de velours. Elle est affalée sur le tapis persan, une tache de soie froissée, dépouillée de cette superbe qui l'enveloppait autrefois comme une armure de glace. Sa respiration est un sifflement ténu, une mécanique brisée qui lutte contre l'épaisseur de l'air. Je l'observe avec la froideur d'un entomologiste devant un spécimen dont il a déjà arraché les ailes. Ses cheveux gris, autrefois impeccablement sculptés, collent à son front moite en mèches désordonnées. Elle lève les yeux vers moi, et je vois ce que j'ai mis tant de temps à sculpter : l'effacement. Ce n'est pas seulement de la peur, c'est l'annihilation. Pour une femme qui n'existait que par le poids de son nom et la terreur qu'elle inspirait, ce silence est une exécution capitale.

— Regardez-moi bien, Éléonore. Ce n'est pas de la haine que vous lisez sur mon visage. C'est de la reconnaissance.

Le mot claque dans le silence chirurgical de la pièce. Je savoure la symétrie. Elle m'a voulue invisible, une simple parenthèse charnelle dans la vie de son mari. Elle a tenté de me rayer du cadastre de cette ville. Aujourd'hui, c'est moi qui tiens la gomme. Je contourne lentement le bureau, mes talons marquant le rythme d'un métronome implacable sur le parquet qui grince. Chaque craquement est une ponctuation dans son agonie sociale. Je m'arrête juste devant elle. Elle recule d'un mouvement saccadé, un spasme de reptile acculé. Sa main cherche un appui, mais ne rencontre que le vide.

— Vous pensiez que Perpignan vous appartenait par droit de naissance, je murmure en me penchant vers elle. Mais cette ville ne respecte que celui qui est capable d'en supporter la fièvre. Vous avez toujours eu peur de la chaleur, n'est-ce pas ? Vous vous cachiez derrière vos climatiseurs et vos murs de pierre.

Je saisis son menton. Ma main est brûlante, la sienne possède la froideur d'un marbre funéraire. Je force son regard à rencontrer le mien. Il n'y a plus de colère, seulement cette obsession clinique de voir les derniers rouages se gripper. Sa lèvre inférieure tremble. Une goutte de sueur perle à sa tempe, traçant un sillon dans le fond de teint qui s'écaille. C'est fascinant de voir une icône se décomposer en temps réel. La structure même de son visage semble s'affaisser sous le poids de la défaite. Elle tente de parler, mais seul un gargouillis sec franchit ses lèvres.

— Chut, dis-je avec une douceur qui me glace moi-même. Ne gâchez pas la beauté de votre chute avec des mots inutiles. Vous avez passé votre vie à raturer les autres. À mon tour de dessiner votre fin.

Je me redresse et me dirige vers la grande baie vitrée qui surplombe la place de la Loge. Dehors, la ville est une bête terrassée par le soleil. Les toits de tuiles canal rougeoient comme des braises, et la poussière soulevée par le vent crée un voile d'or sale sur les monuments. C'est un bocal de pierre étouffé, et j'en tiens désormais le couvercle. Je sens une puissance nouvelle irradier de mes membres, une ivresse qui ressemble à celle que l'on ressent juste avant l'impact. Je suis l'architecte de ces

ruines. Chaque ruelle, chaque secret enfoui sous le pavé, chaque dossier compromettant rangé dans les coffres de cette mairie me revient de droit.

C'est alors que je la sens. La fissure.

Elle ne vient pas d'Éléonore, mais de l'intérieur. Une vibration infime dans ma propre poitrine. En contemplant l'étendue de ma conquête, je réalise le prix du contrat. Pour posséder cette ville, j'ai dû en adopter la pathologie. Je regarde mes mains dans le reflet de la vitre. Elles sont stables, trop stables. Une pâleur cadavérique semble avoir remplacé l'éclat de ma jeunesse. Est-ce cela, la victoire ? Ce vide sidéral qui s'installe au centre de l'obsession ? Je me sens soudainement déconnectée de la chair, comme si je n'étais plus qu'une volonté pure, une entité géométrique régnant sur un cimetière de vivants. La proie a dévoré le monstre, et en le digérant, elle en a acquis la silhouette.

Je me détourne de la fenêtre. Éléonore me fixe toujours, mais son regard a changé. Elle a perçu la fissure. Un éclair de lucidité traverse ses yeux ternes. Elle comprend que mon triomphe est ma propre condamnation. Nous sommes désormais du même côté du miroir : deux fantômes se disputant les clés d'une cage dorée.

Je reviens m'asseoir dans le fauteuil de cuir. Il est trop grand pour moi, mais je m'y installe avec une autorité martiale. Je sors une cigarette, l'allume avec un geste lent, méthodique. La fumée stagne dans l'air immobile. Je l'observe s'enrouler comme une menace.

— Vous resterez ici, Éléonore, dis-je d'une voix monocorde. Vous resterez dans cette ville, mais personne ne vous verra plus jamais. Vous deviendrez le murmure honteux derrière les portes closes. Vous serez l'ombre que l'on évite. C'est la symétrie parfaite. Vous m'avez donné l'invisibilité, je vous rends l'inexistence.

Je prends le téléphone sur le bureau. Un appareil en bakélite noire, lourd, vestige d'une époque où le pouvoir avait une masse physique. Je compose un numéro interne.

Ma voix est un scalpel.

— Apportez les dossiers de l'officine. Tout doit être traité avant l'aube. Et faites sortir Madame. Elle s'est égarée.

Je raccroche sans attendre de réponse. La domination est une chorégraphie dont je maîtrise désormais chaque pas. Deux hommes en costume sombre entrent dans la pièce. Ils ne regardent pas Éléonore. Ils ne me regardent pas non plus. Ils fixent le vide, obéissant à la nouvelle hiérarchie avec cette soumission propre aux charognards qui sentent le vent tourner. Ils la relèvent sans ménagement. Ses membres sont mous, désarticulés. Elle ne résiste pas. Elle se laisse emmener, traînant ses pieds sur le tapis, laissant derrière elle une traînée de désespoir invisible.

Quand la porte se referme, le silence revient, plus lourd qu'avant. La Tramontane semble avoir redoublé de violence, faisant vibrer les murs de l'édifice. Je reste seule dans ce bureau qui sent le sang froid et l'ambition rance. La chaleur continue de monter, s'infiltrant par les moindres interstices. Je débouche une carafe de cristal. L'eau est tiède, insipide, mais je la bois avec une soif de naufragée.

Je me lève à nouveau et je commence à arpenter la pièce. Je touche les reliures de cuir de la bibliothèque, je caresse le buste en bronze d'un ancêtre de la République. Tout cela est à moi. L'asymétrie s'est inversée. Le poids du pouvoir est une jouissance qui s'apparente à une douleur sourde. Je repense à la gamine que j'étais, celle qui cherchait la reconnaissance dans les yeux des hommes de passage. Quelle naïveté. La seule reconnaissance qui vaille est celle que l'on s'arrache à soi-même en contemplant le vide de ses propres mains.

Je m'approche du grand miroir doré. Mes traits sont tirés, mes yeux sont deux puits d'encre où la lumière meurt sans écho. Je ne me reconnais pas. Cette femme au visage de marbre, c'est l'architecte des ruines. C'est elle qui va reconstruire Perpignan à son image : belle, impitoyable et dévastée.

La fissure dans ma poitrine s'élargit encore. C'est une sensation physique, comme si une lame de rasoir fendait lentement mon sternum. Je ne peux plus respirer. La panique tente de m'envahir, mais je la repousse avec une discipline de fer. Je n'ai plus le droit à l'émotion. Le monstre n'a pas d'états d'âme, il n'a que des objectifs. Je me concentre sur le rythme de la Tramontane. Un, deux. Un, deux. Je calque ma respiration sur le vent. La moiteur de ma peau devient un glacis protecteur.

Je retourne à la fenêtre. La ville s'obscurcit. Les ombres s'allongent, dévorant les places et les fontaines. Les premiers éclairages publics s'allument, tels des yeux jaunes perçant la poussière. Perpignan se prépare pour sa première nuit sous mon règne. Je sens une connexion viscérale avec chaque pierre, chaque brique rouge. C'est une possession totale, érotique dans sa violence. La ville est mon amant, et je suis son bourreau.

Je sors mon téléphone et fais défiler les photos prises dans l'officine. Le visage d'Éléonore, brisé par le flash. La preuve de sa déchéance. Je pourrais les envoyer. Je devrais les envoyer. Mais je réalise que le secret est une arme plus puissante que l'humiliation publique. Garder sa ruine privée, c'est la posséder éternellement. C'est le contrat ultime. Je range l'appareil. Le silence de sa chute sera mon chef-d'œuvre.

La nuit tombe enfin, mais la chaleur ne faiblit pas. Elle s'épaissit, transformant l'air en une mélasse poisseuse. Je sens le goût de fer du sang frais qui semble imprégner l'atmosphère, même s'il n'y a aucune blessure ouverte. C'est le sang de l'ancien monde qui s'écoule. Je m'assois par terre, au milieu du bureau, la tête renversée contre le bois de l'acajou. Je ferme les yeux.

Je suis le monstre. Je suis l'architecte.

Dans l'obscurité de mes paupières, je dessine de nouveaux plans. Des structures de pouvoir fondées sur la peur et la dépendance. Je vais purger cette ville de sa

médiocrité bourgeoise pour y injecter ma propre fièvre. Je ne cherche plus l'amour, je cherche l'absolu du contrôle. Chaque spasme de mon cœur me rappelle que je suis vivante, mais d'une vie différente. Une vie minérale, indestructible.

La symétrie est accomplie. La fissure en moi se stabilise, elle devient une cicatrice nécessaire, la marque de mon passage de l'autre côté du voile. Je me lève une dernière fois, redresse ma robe de soie, et j'éteins la lumière du bureau.

Je marche vers la porte. Mes pas sont légers. Je ne laisse aucune trace de mon passage, si ce n'est l'odeur persistante de l'éther et de la poussière ancienne. En sortant dans le couloir, je croise mon reflet dans une vitrine. Le monstre sourit. C'est un sourire qui ne touche pas les yeux, un simple étirement de la peau sur les dents.

Dehors, Perpignan m'attend, soumise, haletante sous la Tramontane. Je descends les grands escaliers de marbre. À chaque marche, je m'enfonce un peu plus dans ma nouvelle réalité. Je suis celle qui reste. Je suis celle qui a vaincu. Et alors que je franchis le seuil de la mairie pour affronter la nuit caniculaire, je réalise que je n'ai jamais été aussi seule. C'est le prix de la perfection. C'est le coût de l'architecture des ruines. Je respire à pleins poumons l'air brûlant, savourant l'amertume de ma victoire, prête à dévorer l'aube qui vient.

FIN

Merci d'avoir lu "L'Autopsie des Vices"

Une œuvre écrite par Sonia L.O

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)